Anecdotes

du

Vieux Congo

par

TSHÉRIKA

PRÉFACE DU Dr DRYEPONDT



ÉDITIONS „ NOTRE COLONIE „

Anecdotes

du

Vieux Congo

par

TSHÉRIKA

PRÉFACE DU Dr DRYEPONDT



ÉDITIONS „ NOTRE COLONIE „

Préface

Le vieux Congo! Le Congo de la période héroïque!

Que de souvenirs de gloire et de misère, d'audace, d'initiative, d'héroïsme, de dévouement, d'abnégation, mais aussi de privations, de dangers, surmontés sans murmures, pour la belle cause d'une plus grande Belgique.

Les hommes qui osèrent alors se lancer au cœur de l'Afrique inconnue et sauvage, à quelques-uns, à peine armés, vaguement ravitaillés, avaient, comme dit le vieil Horace, le cœur bardé d'une triple cuirasse d'airain.

Beaucoup sont morts à la tâche, vaincus par la maladie et le climat, et dorment là-bas leur sommeil éternel, sur ce sol sacré, devenu Belge, grâce à leur noble sacrifice.

Ils manquaient de tout, ces pionniers de la première heure, ils forgèrent eux-mêmes tout ce qui leur manquait. Ils ne recevaient pas de farine, pas de vin, pas de beurre; ils claquèrent parfois la faim, entourés par des peuplades belli-

queuses, sanguinaires et sauvages, ils ne désespérèrent jamais et suppléaient par leur gaîté à toutes les bonnes choses absentes, en faisant la nique aux dangers qui les environnaient.

Cette bonne et franche gaîté belge, où s'allient l'humour anglais, l'esprit gaulois et la bonne vieille zwanze nationale, les soutenait dans les moments difficiles et ne les abandonna jamais.

Ce sont ces souvenirs, le côté drôlatique et joyeux de l'héroïque aventure congolaise que « Tshérika » a voulu rappeler dans les anecdotes véridiques qu'il fit paraître, pour la plupart, dans Notre Colonie, *bulletin de l'Office belge de colonisation au Congo, qui ont été réunis dans cette brochure.*

Beaucoup de ceux auxquels il est fait allusion dans ces récits vivent encore; certains occupent de hautes positions en Belgique, donnant ainsi un sanglant démenti à ceux qui, n'ayant osé être de cette belle période du Congo, s'en dédommagent en insinuant que les pionniers de la première heure étaient un ramassis de ratés et d'aventuriers, ruinés physiquement, matériellement et moralement.

D'autres, hélas! ont disparu, car le temps fait tous les jours de nouveaux ravages dans les rangs des anciens.

Il était bon, il était utile, que les vieux souvenirs qui se rattachent à cette époque déjà lointaine — la Grande Guerre fait apparaître, aujourd'hui, bien distant, tout ce qui la précéda — soient réunis et conservés, car ils affirment la sérénité d'âme, la confiance en eux-mêmes, la gaîté triomphant des obstacles, de ceux qui fondèrent le Congo et répondirent, jadis, au premier appel de l'illustre fondateur de notre belle colonie du Congo belge, notre grand roi Léopold II.

« Tshérika » fut un de ces Belges, il a vécu les anecdotes qu'il raconte, fut l'ami, le collaborateur, le compagnon d'armes de ceux dont il nous entretient dans ses récits anecdotiques qu'il était temps de recueillir et de publier, avant que la pléiade des anciens Congolais ait disparu à jamais.

Dr G. Dryepondt.

Hippos, ânes et canards

Ceci n'est pas un conte; mais comme le principal héros de l'aventure est encore en vie, nous tairons son nom.

Un beau matin, certain chef territorial vit arriver chez lui le chef d'un poste assez proche, l'air penaud et contristé, contrastant singulièrement avec son attitude habituelle plutôt altière.

Que s'était-il passé?

Laissons la parole au visiteur qui vient expliquer à son collègue ce dont il s'agit :

— Tu connais, mon cher, le marigot qui se trouve derrière la factorerie à côté de mon poste.

Tu sais aussi combien les vivres sont rares et quelles peines j'ai à nourrir mon nombreux personnel!

Donc, hier soir, à la brune, je me rendis, armé d'un bon fusil, auprès du dit marigot, où les noirs m'avaient dit que des hippos venaient fréquemment.

Tu penses quelle aubaine si je parvenais à abattre un de ces énormes pachydermes.

La nuit tombait. Tout à coup, je vis une masse sombre qui remuait dans les herbes. Je vise, je tire, je me précipite! et qu'est-ce que je vois?

— N... de D..., dit son interlocuteur, malheureux, tu as tué un noir?

— Non, reprit X..., non... c'était... un âne!

A cette révélation, un éclat de rire sonore répondit; mais R..., d'un geste large et indigné, arrêta cet accès, disant :

— Attends, ce n'est pas tout!

— Ah, il y a une suite!

— Hélas! oui, répondit R... Après quelque temps d'une nouvelle attente, je vis bientôt une nouvelle masse sombre qui remuait dans les herbes!

Je vise, je tire...

— N... de D..., fit son interlocuteur, cette fois-ci c'est un nègre!

— Non, mon cher, reprit R..., lugubre; non, c'était l'autre âne.

En effet, une mission d'études était venue camper dans le voisinage et le chef de cette mission possédait deux pauvres bourriquots, malheureuses victimes de l'adresse de notre ami, adresse qui, naturellement, menaçait de lui coûter gros, sans compter qu'il fallait affronter le chef de mission, terrible méridional à la faconde aussi enflammée que pittoresque, que la perte de ses ânes devait avoir plongé dans une indignation qui promettait quelques invectives choisies et bien senties dont la nouveauté et l'inattendu avaient fait la réputation du bonhomme.

C'était donc aide et presque protection que R... venait demander à son voisin dont les rires bruyants ne faisaient nullement son affaire et lui donnaient comme un avant-goût de la bordée qui l'attendait chez le redoutable chef de mission.

Mais le voisin avait bon cœur, et quand il eut suffisamment ri aux dépens du pauvre R..., qui n'en menait pas large, il lui proposa le moyen de se tirer d'affaire.

Certain haut fonctionnaire avait laissé à la station un bel âne de Mascate, qui ne figurait pas aux écritures; on l'offrirait au chef de mission en échange de ses deux petits bourriquots, qu'il valait largement, et tout s'arrangerait pour le mieux, ce qui arriva d'ailleurs grâce à certain flacon d'absinthe (l'histoire remonte à bien longtemps) qui toucha d'emblée le cœur du terrible méridional.

On aurait pu croire qu'après cette aventure, R... aurait été guéri de toute passion cynégétique. Cependant, à quelque temps de là, le jardinier du poste... pardon! le chef de culture, accourut chez lui en criant : « Venez vite, venez vite! Il y a quatre canards sauvages dans le potager! »

R... sauta sur son fusil de chasse et courut sans méfiance vers le potager : quatre splendides canards s'ébattaient parmi les choux et les carottes!

— Pan!!! un canard tombe et se débat par terre; les autres, au lieu de s'enfuir, regardent étonnés et comme ahuris. Sans doute ces bêtes sauvages n'ont-elles jamais entendu le tonnerre du fusil?

— Pan!!! Deuxième victime. Les deux bêtes restantes ne bougent toujours pas et semblent de plus en plus ahuries.

Soudain une voix s'élève :

— Espèce de... avez-vous fini de tuer mes canards! Qui m'a f... un abruti de ce calibre! Triple c..., etc., etc.

C'était le factorien voisin qui venait de recevoir du haut les quatre canards en question et comptait sur cet arrivage pour constituer l'embryon d'une basse-cour.

Hélas! il ne lui restait plus qu'à ramasser les deux canards occis; mais il se vengea salement, car il déclara au pauvre R... tout marri : — Si vous avez compté sur mes canards pour corser votre menu, vous pouvez vous fouiller, car je préférerais me pendre plutôt que de vous inviter à venir les manger avec moi!...

L'allée des Baobabs

Ceci se passait au temps du gouverneur Wahis.

Celui-ci était venu inspecter un camp d'instruction et parcourait, en compagnie du chef de l'endroit et de son adjoint, les installations.

Chef et subordonné s'entendaient plutôt mal.

Pendant la visite du Gouverneur général, le premier ne manquait aucune occasion de mettre son travail (très réel et très effectif d'ailleurs) en valeur; mais son adjoint trouvait qu'on parlait un peu trop peu de lui.

La vérité nous oblige à dire qu'il n'en était pas même question dans les discours que son supérieur tenait au Gouverneur.

— Voici, disait-il, un champ de manioc planté par moi!

Un peu plus loin :

— Voici un champ de maïs planté par moi!

Puis :

— Les étables construites par moi!

— Les arbres fruitiers plantés par moi!

— Un champ de patates douces planté par moi!

Etc., etc.

Soudain, on débouche dans une superbe et large avenue. C'était l'ancienne artère centrale d'un ancien gros village indigène et des deux côtés s'élevaient, majestueux, des baobabs séculaires.

— Quelle superbe avenue! s'écria le Gouverneur Wahis.

— Plantée par le commandant R...., intervint l'adjoint, la bouche en cœur.

L'histoire ne reconte pas la suite de cette intervention d'un zèle excessif.

L'introduction de l'élevage du porc dans l'Ubangi

Qui n'a pas, parmi nos vieux coloniaux, gardé le souvenir de l'excellent et bouillant commandant H... et de son inséparable, le commandant Chr...

C'était en 1892. H... montait à l'Ubangi, tandis que Chr... devait rejoindre V. K. H., comme on disait alors.

H... avait toujours eu dans le cœur un « gentleman farmer » qui sommeillait. Aussi, sachant que dans l'Ubangi où il se rendait, les porcs étaient inconnus, avait-il résolu d'introduire dans cette province ce précieux animal.

Il demanda donc, en passant par Léopoldville, qu'on lui procurât un couple de pourceaux.

Les vivres étaient rares à Léo, à cette époque, et il fallut battre le rappel parmi les indigènes pour se procurer la paire d'animaux. Cependant on y parvint.

Le jour du départ de H..., que Chr... accompagnait à bord du vapeur jusqu'à Equateurville (aujourd'hui Coq), les amis étaient tous au « beach » pour saluer les deux sympathiques camarades et leur serrer la main.

Le bateau sifflait déjà et il ne restait plus qu'à monter à bord et à retirer la planche, lorsqu'arrivèrent quelques indigènes emmenant un cochon magnifique, gras, énorme!

A cette vue, H... s'écria, s'adressant à ses amis de Léo :

— Reprenez votre sale petit verrat! Achetez-moi ce superbe cochon! Ça au moins, c'est un cochon! tandis que ce que vous m'aviez donné c'est de la gnognote, un demi-cochon, un avorton, cré nom de nom!

Aussitôt dit, aussitôt fait! Le prix du gros cochon est débattu et le marché conclu avec les natifs.

Le gros cochon est embarqué et le sale petit verrat renvoyé à terre, sans honneurs, tambours ni trompettes.

Les deux voyageurs arrivèrent à Coq, où ils devaient se séparer; ils devaient passer ensemble la dernière soirée.

— Mon cher H..., dit tout à coup Chr..., est-ce que tu comptes beaucoup sur ton cochon pour faire de l'élevage dans l'Ubangi? Ne penses-tu pas qu'un beau morceau de porc ferait admirablement dans notre menu, ce soir d'adieu!

— Comment, s'écria H..., tu oserais songer à tuer cet animal qui doit implanter dans l'Ubangi la race porcine? Tu n'y penses pas? N'en parle plus, ou sinon nous cessons d'être des amis.

— Mais, reprit Chr..., es-tu bien sûr que cette bête ait... mettons toutes les qualités requises pour la mission reproductrice que tu lui veux confier?

— Que veux-tu dire?

Pour toute réponse Chr... entonna les paroles d'une marche de clairons bien connue à l'armée belge, mais que notre respect du lecteur nous interdit de reproduire, bien qu'il s'y agisse précisément de l'impossibilité de la chose pour ceux qui sont privés de certains avantages personnels qui manquent, dit-on, à ces messieurs du sérail.

Hélas! c'était vrai! Le gros, le beau cochon était comme Abélard. Il y avait longtemps que Chr... s'en était aperçu; mais le gourmand n'avait eu garde d'en rien dire avant que la distance de Léopoldville enlevât la possibilité d'un retour là-bas pour échanger le cochon contre le sale petit verrat.

Il ne restait qu'à manger le cochon gras, ce qui fut fait, à la grande satisfaction de Chr...; mais à la profonde mortification de H..., auquel il fut par la suite impossible de sortir de l'esprit que le coup n'avait pas été monté à Léo, avec préméditation, et que tout avait été préparé d'avance, y compris l'arrivée à la dernière minute du gros cochon dont la précipitation de l'embarquement ne permit pas de vérifier... l'identité.

Et après tout, peut-être n'avait-il pas tout à fait tort.

Histoire de chasse

H... était un grand chasseur devant l'éternel. Qui dit grand chasseur dit grand blagueur! C'est tout au moins le proverbe qui l'affirme.

Il aurait été, confessons-le, difficile de le contredire en ce qui concerne notre ami H...

Un jour, dans un salon de Bruxelles, il racontait une superbe histoire de chasse où il avait successivement tué un hippo et un crocodile, tandis qu'un buffle le chargeait par derrière, mais il avait eu le temps de se retourner pour l'abattre à son tour.

Son ami Chr... l'accompagnait et H... n'hésita pas à le prendre à témoin du haut fait qu'il racontait.

Docile, Chr... répondit : — Oui, Léon! J'y étais.

Encouragé, notre héros repart de plus belle; cette fois c'est un éléphant monstrueux dont il se débarrasse en même temps que d'un gorille énorme qui le menaçait.

— D'ailleurs, ajoute-t-il, si vous ne me croyez pas, demandez à Chr..., il était là.

— Oui, Léon! parfaitement, répondit l'ami Chr...

Mais, H... ne veut pas rester en si bon chemin et cette fois, il se débat au milieu de cinq lions et quatre léopards, tandis que d'horribles nains de la forêt tentent de le cribler de flèches et que le poulpe de l'Uellé lui barre toute retraite par la rivière.

— N'est-ce pas, Chr..., ajoute-t-il, tu étais là!

— Non, Léon, répondit tranquillement Chr..., cette fois-ci je ne puis plus prendre sur moi de dire que c'est vrai.

Les deux amis restèrent brouillés dix jours à la suite de cet incident.

Atrocités congolaises

Il y a des Congolais qui prétendent que nos excellents amis Casement et Morel, Thesiger et consorts, ont inventé de toutes pièces ces histoires d'atrocités qui n'ont jamais existé que dans leur imagination bocho-britannique.

Cependant, j'ai connu un cas authentique d'atrocité, au Congo. Voici l'histoire :

C'était en 1903, et cela se passait aux bords d'un certain lac congolais, qu'il est inutile de désigner par son nom de baptême. J'étais aller faire une visite au haut fonctionnaire de l'endroit.

Je fus admirablement reçu, mais, mon séjour devant quelque peu se prolonger, le haut fonctionnaire en question, si hospitalier qu'il fût, dut bien consacrer certaines heures de la journée à l'expédition des affaires courantes, comme on dit en style administratif, et me laisser seul avec mes pensées.

Je profitai de ces moments pour me promener dans la

petite localité, fort agréable et bien construite d'ailleurs, en attendant l'heure de l'apéro.

Passant devant une maison, coquette d'apparence, mais hermétiquement close, j'entendis un phonographe qui jouait *la Brabançonne.* Rien d'étonnant, au Congo, à ce qu'un phonographe jouât *la Brabançonne*!

Mais (j'ai dit que la localité était petite), repassant au même endroit, vingt minutes plus tard, j'entendis encore *la Brabançonne.*

A un troisième et à un quatrième passage, toujours *la Brabançonne*!

Après l'apéro et le déjeuner, excellents d'ailleurs, mon ami, le haut fonctionnaire, me quitta pour continuer à expédier les affaires courantes — ou pour piquer une sieste, peu importe; d'ailleurs, moi, j'allai piquer une sieste et à mon réveil, je refis la promenade du matin.

Oh! surprise, de la maison close du matin, sortaient toujours les accents de *la Brabançonne*, moulus par un phonographe.

Et une demi-heure après *la Brabançonne* continuait.

Au bout d'une heure, elle n'avait pas encore pris fin!

Retrouvant alors mon ami, je lui demandai confidentiellement le nom du pauvre aliéné qui habitait la maison close.

— Ce n'est pas un fou, me dit-il, c'est ma musique!

— ? ? ? ! ! !

— Mais oui, continua-t-il, tu comprendras. On m'a envoyé de Boma deux tubas, une grosse caisse, un bombardon, ainsi qu'une douzaine de tubes Bender, qui permettent, comme tu ne l'ignores pas sans doute, de transformer les clairons en cornets à piston.

Cela comprend, évidemment, l'ordre d'avoir une musique pour ma force publique, et tu me sais trop bon fonctionnaire pour ne pas comprendre un ordre à demi mot.

Malheureusement je n'ai ici aucun Européen qui connaisse la musique pour l'enseigner à mes clairons; alors j'ai pris un parti énergique. J'enferme tous les jours mes clairons avec un phonographe, et, comme cela, ils connaîtront l'air et sauront exécuter une *Brabançonne* quand le G. G. viendra passer l'inspection.

Un Boche au Congo

Ceux qui ont connu au Congo ce type extraordinaire qui avait nom Boschart, ne sont plus nombreux.

Avant qu'ils n'aient tous disparu, ce qui éviterait à notre ministre des Colonies de majorer leurs pensions civiques, il est bon de rappeler quelques aventures de cet oiseau singulier.

Justifiant son nom de Boschart, il était Boche.

Mais c'était un Boche bavarois, qui avait les Prussiens en horreur.

Un jour, à bord d'un steamer allemand, alors qu'on avait servi du porridge, aliment qui n'avait pas l'heur de lui plaire, il s'écria bien haut, à la consternation de ses voisins de table :

« Chez nous autres, Allémands tu Sud, on tonne ça à manger aux couchons! »

Puis, regardant fixement le capitaine du bord, Allemand pur sang, qui ne comprenait pas le français, même prononcé avec un accent boche, il ajouta froidement :

« C'est encore trop pon bour un Allémand tu Nord! »

Cette petite histoire indique déjà le genre du type.

Il n'y avait qu'une sorte de gens qu'il détestait peut-être plus encore que les Prussiens; c'étaient les enfants d'Israël, qu'il accusait, je ne sais sur quelles bases, d'avoir contribué à la folie et à la mort du feu roi Louis de Bavière, pour la mémoire duquel il avait une véritable vénération.

Il déclarait à qui voulait l'entendre, à bord du bateau qui le conduisait au Congo, qu'il « ferait des caleçons avec la beau du bremier chuif qu'il rencontrerait au Congo! »

* * *

A un de nos amis, médecin, il joua un tour pendable.

Boschart était tombé légèrement malade, atteint d'un commencement de dysenterie, peu grave, d'ailleurs.

Il fit appeler notre ami qui appartenait, en qualité de médecin, au corps expéditionnaire dont Boschart faisait partie.

Après l'avoir examiné, le médecin lui dit qu'il lui enverrait une bouteille dont il lui recommanda de ne prendre que deux cuillerées toutes les deux heures, insistant sur ce que le contenu du flacon suffisait pour assurer deux jours de traitement.

Ceci se passait le matin, vers 8 ou 9 heures.

Vers 11 heures, Boschart fit rappeler le médecin.

Croyant que peut-être le mal s'était aggravé, contrairement à ce qu'il avait prévu, celui-ci se rendit immédiatement auprès du malade qu'il trouva, à sa grande surprise, debout et occupé à vérifier ses malles.

— « Ach! dit-il, c'est fous le métecin. Che fous ai temanté pour afoir une noufelle pouteille de métecine. »

— « Comment, fit l'autre, vous l'avez donc vidée, capitaine; je vous avais cependant recommandé de ne prendre qu'une cuiller toutes les deux heures. »

— « Voui! mais, dit Boschart, fous tevez comprendre; che fous connais pas, che sais pas si fous êtes un pon métecin et si fous connaissez les métecines. Alors, afant de brendre le métecine moi-même, che feux pas être emboisonné et ch'ai fait boire la métecine par mon boy.

Comme le boy, il a pas été malade, alors che temante un noufeau métecine! »

Notre ami en piqua une fièvre carabinée!

***

Boschart fut chargé par le commandant L... de construire la première maison du poste d'E.... pendant une courte absence de celui-ci; quelle ne fut pas sa surprise, quelques semaines après, à son retour, de trouver une maison dont portes et fenêtres étaient placées du côté de la forêt alors que pas une ouverture ne donnait sur la rivière.

Questionné par L..., stupéfait de cette disposition, notre Boschart lui répondit tranquillement :

« Tes venêtres... sur la rivière... bourquoi vaire! bour foir toute la chournée des sales nègres qui bassent tans tes birogues!... ch'aime mieux foir les veuilles tes arbres et la boësie te la nature! »

Mais la surprise du commandant L... devint de l'ahurissement quand il apprit comment Boschart avait passé son temps.

Il y avait, à côté de l'endroit où devait s'élever le poste de E..., une factorerie de société, installée depuis quelque temps déjà et dont le gérant avait un petit troupeau et une basse-cour.

Or, voici ce que Boschart, peu disposé à se donner du mal pour son ravitaillement, avait imaginé.

Il y avait fait tracer à la machette, sur le sol, une ligne, séparant ses possessions de celle du voisin et il appelait pompeusement cette ligne « la grenze », la frontière.

Installé sur une chaise longue à un bout de la grenze et tout en surveillant d'un œil les noirs qui construisaient sa maison, Boschart ne perdait pas cependant de vue sa grenze, et quand un malheureux volatile appartenant au voisin venait à s'aventurer au delà de la ligne fatale, Boschart appelait les boys et leur disait :

« Che crois il a passé la vrontière; il faut le vaire brisonnier. »

Et de la prison à la casserole, il n'y avait qu'un pas.

* * *

A Boma, il en fit une autre, qui faillit avoir des conséquences diplomatiques.

Un navire de guerre portugais était entré dans le port et, selon le protocole, les officiers devaient, en grande tenue, aller saluer le gouverneur du Congo.

Notre Boschart, qui revenait d'on ne sait quelle expédition au Mayombé et ignorait ce dont il s'agissait, rencontrant sur sa route la députation portugaise qui se rendait au plateau et remarquant que les officiers portaient leurs armes, ne trouva rien de mieux que de leur intimer l'ordre de s'arrêter, en commandant au petit détachement noir qui l'accompagnait, d'apprêter ses armes.

On juge de l'effarement des marins portugais, en présence de cet énergumène qui croyait sérieusement à un débarquement armé et à une tentative de surprise pour s'emparer de la personne du gouverneur général.

Heureusement, les nègres étaient moins toqués que leur commandant, et ils refusèrent d'exécuter ses ordres, de sorte que tout finit par s'arranger.

Mais, tout de même, l'intervention de Boschart jeta un froid.

***

Après celle-là, il ne restait qu'à renvoyer en Europe ce brave Boschart, dont personne ne voulait au Congo. Mais l'Etat indépendant du Congo (ai-je dit que tout cela se passait il y a plus de trente ans) n'en avait pas fini avec ce singulier type.

Un jour, diverses autorités, civiles et militaires, de Bruxelles, voire des hauts fonctionnaires de l'Etat du Congo, reçurent une belle invitation, gravée sur beau velin, les invitant à dîner à l'Hôtel des Flandres (qui existait alors place Royale).

C'était signé « capitaine Boschart ».

L'animal s'était tranquillement installé dans cet hôtel, alors un des plus chics de Bruxelles, et, tout aussi tranquillement, il avait déclaré au gérant que l'Etat indépendant du Congo réglerait sa note.

Tout aurait bien marché et la situation aurait pu se prolonger, s'il n'avait eu cette idée baroque d'un grand dîner, auquel il eut le culot d'inviter non seulement les autorités civiles et militaires de Bruxelles, mais aussi les hauts fonctionnaires du Congo.

Ceux-ci se précipitèrent à l'Hôtel pour arrêter ce Balthazar aux frais de la princesse; mais il était, hélas, trop tard, les violons étaient déjà commandés, et ils n'eurent qu'une seule ressource, qui fut de participer au banquet pour profiter, au moins en partie, de la dépense forcée que Boschart imposait à l'Etat.

Inutile d'ajouter qu'après celle-là il fut prié de retourner en Bavière retrouver son idole, le feu roi Louis le Toqué.

———

L'omelette escamotée

Ceci se passait, il y a bien longtemps, à une époque que nous pourrions presque appeler la période préhéroïque de notre Colonie, à l'époque où celle-ci se composait presque exclusivement de la capitale, Boma, et où l'occupation intérieure ne dépassait guère Léopoldville.

Les Bomatraciens avaient, nous ne savons plus à quelle occasion, organisé une fête.

Le programme comportait un concert où divers chanteurs et artistes d'occasion se firent entendre et une séance de prestidigitation. Le prestidigitateur était un brave garçon, aujourd'hui disparu, nommé G... Les autorités d'alors, dont le gouverneur L..., hélas! également disparu, avaient apporté à la cérémonie l'appoint de leur auguste présence.

G..., à la fois bon chansonnier — il composait lui-même ses chansonnettes d'actualité congolaise, dont plusieurs se sont conservées — et prestidigitateur habile, faisait à lui seul, presque tous les frais de la réunion.

Le concert avait eu un joli succès et les premiers tours de passe-passe avaient admirablement réussi. Bref, un succès de bon aloi. Le « clou » de la journée devait être le fameux tour d'escamotage connu sous le nom de « l'omelette instantanée ».

Le prestidigitateur emprunte la coiffure d'un assistant, y casse ostensiblement des œufs, se livre à diverses passes cabalistiques, puis présente dans le chapeau une omelette cuite à point, le tout sans aucun dommage pour le couvre-chef.

Les talents de G... étaient bien connus; aussi le Gouverneur n'hésita-t-il pas à lui prêter son casque pour y exécuter son fameux tour.

Hélas! la réalisation de ce tour exige, comme on le conçoit bien, le concours d'un compère.

C'est celui-ci, qui caché sous la table servant de tréteau à l'escamoteur, laquelle table était recouverte d'un tapis tombant jusqu'à terre pour le dissimuler au public, devait substituer un couvre-chef à celui obligeamment prêté par le Gouverneur, afin de permettre les passes cabalistiques qui devaient durer le temps nécessaire à faire cuire l'omelette et ensuite, celle-ci préparée, opérer une nouvelle substitution.

Mais le compère en question, un ouvrier charpentier, avait la veille eu vivement à se plaindre du Gouverneur.

S'étant payé une cuite de dimension et ayant provoqué du scandale, il avait décroché quinze jours de suspension de traitement! et avait bien juré de se venger.

L'occasion était propice.

Quand le pauvre G..., terminant le tour de prestidigitation, lui reprit le casque du Boula et le présenta à celui-ci, en disant tout fier :

« Voyez, Monsieur le Gouverneur, voici l'omelette, toute chaude, toute fumante! »

Horreur! le Boula constata qu'au fond de son casque il y avait bien quelque chose qui fumait; mais si ç'avait peut-être été une omelette, l'omelette avait été digérée!

Une visite officielle à Libreville

L'aventure se passait à une époque lointaine, bien que certains de ses héros soient encore vivants.

Le gouverneur général J... rentrait en Europe, accompagné d'un brillant état-major. Sur le même bateau avaient pris passage deux officiers belges, descendus du Haut-Congo, deux vrais broussards pour lesquels les bureaucrates qui accompagnaient le gouverneur général n'avaient qu'une médiocre considération. Les lieutenants J... et T... leur rendaient d'ailleurs copieusement ce sentiment.

Le gouverneur J... passait, à tort ou à raison, pour n'aimer guère les militaires, ce qui n'était pas de nature à rendre plus cordiaux les rapports entre ses subordonnés de Boma et nos deux amis.

Tout alla cependant bien jusqu'à Libreville.

Le steamer faisait escale à la capitale du Gabon français, où le gouverneur, M. de Chabannes, croyons-nous, devait

recevoir officiellement son collègue belge, avec toute la pompe administrative.

Hâtons-nous de dire que M. de Chabannes, officier de la marine française, avait auparavant voyagé dans le Haut-Congo et qu'il y avait rencontré les lieutenants J... et T..., dont il avait gardé un excellent et amical souvenir.

Nous avons dit plus haut que ceux-ci revenaient de l'intérieur; aussi, leur équipement laissait-il fort à désirer et ne pouvait soutenir la comparaison avec la blancheur immaculée, ni avec les cols amidonnés de l'état-major du gouverneur général J...

Quand donc le canot envoyé par M. de Chabannes accosta le steamer, le gouverneur général, constatant l'état de délabrement de la tenue de nos amis, leur exprima ses regrets de ne pouvoir, dans ces conditions, les prendre avec lui.

Sans doute J... et T... s'attendaient-ils à cette décision, car à la surprise du Bula, qui croyait pour le moins à quelque rouspétance, ils s'inclinèrent sans la moindre observation.

Le Bula et son escorte descendirent dans l'embarcation officielle, qui s'éloigna du vapeur à force de rames.

Là-bas, sur l'estran, le gouverneur de Chabannes attendait.

Le canon tirait les salves d'usage.

Mais l'attention du gouverneur français et de sa suite ne tarda pas à se porter sur une petite pirogue indigène, de l'espèce que nos voisins appellent du nom bien mérité de « mouille-cul », qui suivait le sillage de l'embarcation officielle et dans laquelle ils croyaient distinguer des Européens.

C'étaient nos amis J... et T... qui, peu désireux de moisir à bord à attendre le retour du Boula, s'étaient arrangés avec un de ces indigènes qui viennent aux escales offrir aux pas-

sagers toutes sortes d'objets en vente, et avaient obtenu qu'il les conduisît à terre.

Ce n'est (et pour qui connaît les « mouille-cul » ceci n'est guère surprenant) pas l'habitude d'Européens d'adopter ce moyen de transport.

A mesure que les deux embarcations se rapprochaient de la côte, l'une suivant l'autre, dont les occupants, commodément assis à l'arrière, ne se doutaient de rien, il devint évident que deux Européens occupaient la pirogue.

Et voici qu'avec ses jumelles, M. de Chabannes reconnaît que ces deux piroguiers sont ses amis J... et T...

Les deux barques accostèrent presque en même temps.

Le gouverneur français, un peu interloqué, donnant un accroc au protocole, ne put s'empêcher d'interrompre le Bula, lequel avait commencé un compliment, en lui disant à brûle-pourpoint :

— Mais, Monsieur le Gouverneur, ne sont-ce pas mes amis J... et T... que j'aperçois là qui débarquent d'une pirogue?... Mais, oui! ce sont bien eux!... Voyons les amis, venez donc par ici!... Mais quelle idée d'arriver en pirogue? Pourquoi n'avoir pas pris place avec ces messieurs dans le canot que j'avais envoyé!

Et alors, la bouche en cœur, devant le Bula absolument sidéré, nos amis répondirent :

— Certainement, mon cher de Chabannes, nous aurions préféré venir par le canot, mais voilà! Monsieur le Gouverneur Général a trouvé que nous n'étions pas assez bien habillés!

Tableau!

Dibwé, le léopard du Commandt Michaux

La mort du regretté Oscar Michaux a rappelé à certains de nos confrères quelques histoires savoureuses dont il fut le héros.

Pourquoi pas? n'en voudra pas à *Notre Colonie* pour y aller de sa modeste contribution au souvenir copieux du brave Oscar.

Ceci se passait en 1893; Michaux revenait, couvert de gloire, de la première campagne arabe et ramenait avec lui un superbe léopard, auquel, en souvenir de sa victoire en cette localité, il avait donné le nom de Dibwé.

Le transport de cet animal féroce (car Dibwé avait déjà la taille d'un gros chien) n'avait pas été sans complications et difficultés.

Il avait fallu payer très cher les porteurs chargés de trimballer la cage de l'animal par la longue route des caravanes.

Dans les villages traversés, les indigènes, d'abord attirés par la curiosité pour savoir ce qu'il y avait dans la grande « sanduku » transportée avec tant de soins, s'enfuyaient épouvantés quand Michaux, désireux de donner de l'air à son cher Dibwé ouvrait le couvercle.

Cette fuite ne facilitait pas, on le conçoit, le ravitaillement en vivres frais, dont Dibwé avait cependant un absolu besoin.

Le vieux Fumu Koko disparut huit jours dans la brousse et oublia du coup de faire contempler sa barbe à notre ami Michaux.

Fumu Koko était un chef vénérable qui avait une barbe longue de 1 m. 50, mais qu'il portait habituellement tressée et roulée « en crotte ». Quand on lui demandait de la dérouler, il répondait invariablement qu'il ne faisait cela que les grands jours; mais quand on lui offrait un verre de schnik, il n'hésitait pas à déclarer qu'alors c'était pour lui un grand jour, et il défaisait « sa crotte » tant qu'on voulait.

Hélas! pauvre Fumu Koko, qu'est-il devenu depuis que le « grand frère qui fume » a remplacé la route des caravanes et qu'il ne passe plus jamais par son village de voyageur qui puisse lui faire célébrer un grand jour?

Mais cette digression nous a fait perdre un instant de vue Dibwé et Michaux.

A cette époque, il arrivait que l'on fît usage de la route dite « de la rive droite », qui partait de Manyanga et aboutissait à Vivi, au lieu de prendre la voie habituelle Lukungu-Matadi.

Par cette rive nord, deux jours de baleinière dans le bief navigable Manyanga-Isangila remplaçait quatre jours de marche par la rive sud.

Michaux, très corpulent, arrêta son choix sur cette route « nord », moins fatigante; mais, hélas! quand il fallut introduire la caisse dans la baleinière et que les rameurs durent prendre place à côté de Dibwé, il fallut la croix et la bannière pour les y décider. A Manyanga, Dibwé avait assassiné un mouton de la factorerie de la S. A. B. qui s'était imprudemment aventuré à sa portée et, moyennant finances pour indemnité, Michaux crut ainsi s'être procuré de la viande pour son animal pour plusieurs jours. Les rameurs de la baleinière lui prouvèrent dès le premier jour qu'il avait eu tort de compter sans eux, car toutes les recherches effectuées à bord ne permirent pas de retrouver, fût-ce une livre, de la chair du feu mouton.

A Boma, il ne pouvait être question de loger Dibwé à l'hôtel. D'ailleurs celui-ci était comble et il n'y avait pas plus de place pour Michaux que pour Dibwé.

On faisait à cette époque flèche de tout bois.

Il y avait en construction un bâtiment destiné aux Sœurs de l'Hôpital, qui devaient arriver d'Europe prochainement, et qui venait d'être mis sous toit.

On y logea notre ami Oscar, en compagnie de Florent Cassart, son inséparable persécuteur, du commandant Nelis et du docteur Braekman, tous disparus aujourd'hui.

Dibwé fut relégué dans la cuisine encore inoccupée et attaché à une forte chaîne, car il n'y avait encore ni portes ni fenêtres au bâtiment.

Par une singulière conception de l'hygiène, le w.-c. se trouvait adossé au bâtiment de la cuisine.

Le matin, lendemain de l'arrivée de Michaux, le docteur Braekman se rendit au w.-c.; il ignorait que le local voisin

abritait le fameux Dibwé. Celui-ci, d'humeur sans doute folâtre ce jour-là et désireux probablement de lier connaissance avec son voisin d'occasion, réussit à passer par la fenêtre et la longueur de sa chaîne lui permit d'arriver tout juste à la porte du w.-c., porte qu'il ouvrit d'un coup de patte pour apparaître tout à coup aux yeux du pauvre Braekman épouvanté.

Sans même remonter ses grègues, le malheureux docteur grimpa sur la lunette, voulant mettre entre lui et son agresseur supposé la plus grande distance possible, et se mit à hurler au secours.

Dibwé, retenu par sa chaîne, ne pouvait approcher davantage et restait à la porte ouverte, jouant de la patte pour s'approcher et semblant inviter le docteur à venir prendre part à ses jeux.

On juge de la terreur de celui-ci, qui ne pouvait se rendre compte de l'existence d'une chaîne, qu'il ne pouvait voir, ne permettant pas au léopard d'approcher davantage.

Ses cris attirèrent Michaux et Cassart.

Vous croyez peut-être qu'ils s'empressèrent de délivrer le pauvre Braekman?

Erreur profonde. Ils se rendirent immédiatement compte de ce qu'il n'y avait aucun danger et de ce que la longueur de la chaîne ne permettait pas à Dibwé d'atteindre le docteur, et alors ils appelèrent tranquillement les camarades pour jouir du spectacle de la faculté déculottée, grimpée sur un siège monoclé et continuant à hurler de plus belle, en mêlant à ses cris une série d'invectives choisies et variées à l'adresse des imbéciles qui se chargent d'animaux féroces et ne savent pas les garder chez eux, et se paient pour le surplus la tête du pauvre monde.

L'illustre Dibwé eut une fin malheureuse.

Michaux voulait en faire cadeau à Léopold II, qui déclina l'offre avec empressement, tout en entourant son refus des fleurs les plus rares de ses parterres.

Alors Michaux voulut emmener Dibwé chez lui, à Ghlin; mais le chemin de fer refusa énergiquement de transporter ce voyageur, et alors il n'y eut plus d'autre ressource que de l'offrir au Jardin Zoologique d'Anvers, qui voulut bien l'accepter, à titre gracieux, non sans difficultés d'ailleurs, après que Dibwé eut cependant encore révolutionné l'hôtel dans lequel Michaux était descendu.

Pauvre Dibwé, il mourut sacrifié comme tous ses congénères, lors du siège d'Anvers.

Un incident à Matadi en 1893

Les Congolais (et par Congolais j'entends non pas les indigènes, mais les Européens séjournant au Congo) n'ont jamais porté les substituts dans leur cœur.

Peut-être les substituts firent-ils, pour la plupart, tout ce qu'il fallait pour arriver à ce résultat.

Toujours est-il qu'il était de coutume de poser aux néophytes débarquant au Congo, la colle suivante :

« Quelle est, au Congo, la différence entre un malheur et un accident? »

La réponse était :

« Un substitut tombe à l'eau, c'est un accident!

« On l'en retire, c'est un malheur! »

Disons d'ailleurs tout de suite qu'aujourd'hui la mentalité des substituts, et par conséquent aussi celle des Congolais en général, s'est sensiblement modifiée et que les rapports entre les représentants de l'ordre judiciaire et les Européens de la Colonie se sont notablement améliorés.

Des petites scènes comme celle que nous allons raconter ne pourraient plus d'ailleurs se passer aujourd'hui et c'est à titre de souvenir des temps anciens, dits héroïques, que nous la rappelons à nos lecteurs.

On était, en effet, alors, en pleine période héroïque : la révolte arabe venait d'éclater et la reprise des Falls, la défaite de Rachid avait terminé victorieusement la première partie de la campagne. L'enthousiasme était grand pour les héros de Stanleyville, de Romée, du Lomami, de Basoko, de Dibué; pour les Dhanis, les Chaltin, les Tobback, les Fivé, les Doorme, les Cassart, les Daenen.

Aussi, ceux d'entre eux qui rentraient en Europe étaient-ils accueillis dans le Bas-Congo en triomphateurs, comme ils le méritaient.

A Matadi, les ingénieurs du chemin de fer, dont la construction débutait, recevaient le commandant T... et quelques-uns de ses compagnons d'armes, rentrant fin de terme.

Un souper avait été organisé en leur honneur à l'*Hôtel des Magasins Généraux* (le seul existant à cette époque) et la fête battait son plein.

Malheureusement, on avait négligé d'inviter le substitut de la localité.

Grave manquement aux égards que celui-ci, connu pour son caractère plutôt revêche, estimait lui être dus; manquement d'autant plus grave que les honneurs donnés à des « soldats et traîneurs de sabre » lui portaient sur les nerfs, que cet homme avait sensibles.

Aussi, profitant de certaines ordonnances locales qui prescrivaient que les établissements publics (j'ai dit qu'ils étaient... un seul) fussent fermés à 10 heures, notre substitut

envoya, à 10 heures sonnant, un policeman pour rappeler qu'il était l'heure d'aller dormir.

Naturellement, le policeman fut prié d'aller lui-même se coucher et la petite fête, très digne d'ailleurs, continua.

Mais le policeman, éconduit, alla rendre compte à son chef, le substitut, du peu de résultats de sa démarche à l'hôtel.

Sans plus tergiverser, le substitut se ceintura de son écharpe, insigne de ses fonctions, et, accompagné de quatre policemen, se rendit à l'hôtel pour faire respecter ses ordres. Il faut ici rappeler qu'à cette époque la Force publique et la police n'étaient pas encore recrutées parmi la population indigène; la police, notamment, était composée presque exclusivement par d'anciens soldats zanzibarites.

Le substitut fit donc une entrée digne et sensationnelle à l'hôtel, escorté de ses quatre acolytes de couleur, et signifia aux Européens ahuris que l'heure de clôture des établissements publics étant dépassée, ils avaient à quitter sans retard la salle du dîner.

Les ingénieurs s'efforçaient de faire comprendre au rébarbatif représentant de la loi qu'une fois n'est pas coutume, qu'on n'a pas tous les jours l'occasion de recevoir les vainqueurs des Falls, etc., etc., faisant, en un mot, tous leurs efforts pour lui faire comprendre ce que son intervention avait d'intempestif et pour obtenir un répit; mais, pendant que l'attention du substitut était accaparée par ces objurgations, le commandant T... dévisageait le caporal des policemen.

— Tu es bien Risasi? fit-il tout à coup, en suwahili.

— Oui, Bwana (chef), fut la réponse.

— Alors tu me connais?

— Certainement! Tu es Bwana Tumbako, notre grand Bwana!

— Eh bien, fit T..., puisque je suis ton grand Bwana, empoigne-moi cet individu et fl...-le moi à la porte! Et plus vite que ça hein!

Et avant que le pauvre substitut ait pu revenir de sa surprise et rien comprendre à l'aventure, il était empoigné par ses quatre policemen et expulsé *manu militari*, à la jubilation de l'assistance, qui continua la fête, un moment interrompue.

Naturellement, il y eut le lendemain, plainte en haut lieu; mais la vérité ne put se faire jour, car le substitut n'avait pas remarqué la conversation que T... avait eue avec son subordonné et ceux des assistants qui comprenaient le suwahili n'eurent garde de jamais vendre la mèche.

L'Education physique au Congo

Il était une fois un chef de zone (c'était, à l'époque, la dénomination officiellement consacrée), fervent adepte de l'athlétisme, dont il est, d'ailleurs, encore un des dirigeants en Belgique.

Appliquant, en Afrique, les idées qui lui étaient chères, il avait ajouté, aux exercices militaires réguliers des soldats sous ses ordres, une série de mouvements tirés des principes les plus purs de la gymnastique suédoise.

Pour obtenir un meilleur ensemble dans l'exécution de ces mouvements propices au développement physique et à l'amélioration de la souplesse de ses hommes, il leur avait enseigné divers chants dont le rythme, se mariant à chacune des phases de l'exercice, en assurait une exécution plus parfaite et plus homogène.

Les résultats furent remarquables et bientôt ces troupiers en auraient remontré aux meilleures écoles d'éducation physique métropolitaines.

Il en fit, comme de raison, rapport à l'autorité coloniale supérieure, en préconisant l'excellence de ses méthodes et en vantant, à juste titre, les heureux résultats qu'il avait acquis.

A quelque temps de là, le gouverneur H..., en tournée d'inspection, passa par le poste du commandant C...

Se souvenant du rapport qu'il avait reçu, il demanda à ce dernier d'assister à quelques exercices de gymnastique de la garnison du poste.

Le commandant C... s'empressa de donner des ordres en conséquence; mais en recommandant (et pour cause, comme on le verra) au sous-officier européen instructeur de prescrire aux soldats de ne pas accompagner leurs mouvements de leurs chants habituels.

Le sous-officier avait-il une dent contre son chef de poste?

Ou bien oublia-t-il simplement la recommandation de son chef?

Toujours est-il que lorsque tout fut prêt pour la séance et que, le commandant C... ayant demandé au gouverneur son assentiment pour donner le signal du commencement des exercices, le sous-officier commanda : « Premier exercice! Flexion successive du torse en avant, les bras étendus! »; les vingt exécutants, obéissant à l'ordre reçu, commencèrent le mouvement en l'accompagnant du chœur approprié...

Et à la profonde horreur du gouverneur et du commandant on entendit toute la troupe chanter en cadence :

Pompons la m...
Et pompons-la souvent,
Et envoyons ch...
Ceux qui n' sont pas contents!

Inutile d'ajouter que la séance ne continua pas plus avant et que les notes du commandant C... se ressentirent fortement de l'aventure.

Un truc de soiffard

Ceci se passait aux temps héroïques.

Il n'y avait alors que la route des caravanes, et dans le Haut-Congo, vin, bière, farine, tout cela était inconnu.

Par contre, il y parvenait, régulièrement, parmi le ravitaillement que la munificence de l'Etat Indépendant accordait à ses agents, une certaine quantité de genièvre, excellent d'ailleurs, le Genièvre de la Clef (réclame gratuite pour laquelle nous espérons que la Maison Meeus accordera à la Rédaction de *Notre Colonie* les deux litres d'honneur — comme aurait dit Oscar Michaux — dont Vandervelde a permis de disposer comme minimum.

Les agents de ce temps-là n'étaient pas tous sans défauts et si d'aucuns ont parfois exagéré ces défauts des anciens, oubliant de tenir compte des admirables qualités dont ils firent preuve et leur inaltérable dévouement, il est juste de convenir qu'il y en eut parfois qui avaient, comme on dit, un trou sous le nez.

Parmi ces derniers, la vérité nous oblige à classer le commissaire de district N...

Son défaut avait même été cause qu'il n'avait pas été réengagé après un premier terme; mais, devant son insistance et ses belles promesses, Van Eetvelde s'était laissé attendrir, et lui avait permis de repartir, tout en exigeant de lui un engagement formel qu'il s'abstiendrait de toute espèce d'alcool.

Cet engagement n'était pas ignoré du personnel du district et N... semblait le tenir scrupuleusement.

Il était de règle à cette époque que les agents prissent l'apéritif avant de se mettre à table au mess.

Le seul apéritif existant était le fameux Genièvre de la Clef.

N... invitait régulièrement ses agents à l'apéritif.

Il leur disait : « J'ai promis de ne plus boire d'alcool; mais je n'ai pas promis de ne pas en laisser boire par les autres. Toutefois, mes enfants, buvez modérément.

« Un verre, c'est bon!

« Deux verres, c'est beaucoup!

« Trois, c'est un poison!

« Quant à moi, ajoutait-il, vous me permettrez de me contenter de boire de l'eau. »

Et tandis qu'un flacon de Meeus était mis à la disposition des employés, une carafe paraissant remplie d'eau limpide et claire restait l'apanage du seul commissaire de district qui s'en versait une large rasade dans un verre à bière.

Un jour cependant, jour de malheur, un nouvel agent arriva au district.

Hélas! cet agent était un véritable abstinant et, à l'apéritif, il demanda, lui aussi, un verre d'eau.

Malgré l'insistance de N..., il refusa obstinément la petite

goutte qui lui était offerte et se versa un verre de la carafe commissariale!

Horreur! C'était du schnick!

Le brave N..., profitant de ce que le genièvre Meeus est clair comme de l'eau de roche (toujours la réclame gratuite), faisait tranquillement décanter un flacon de schnick dans sa carafe et grâce à cet heureux (?) subterfuge, il pouvait boire à son gré sa liqueur favorite, sans que ses agents se doutassent qu'il trahissait la foi jurée.

Car cet homme avait, malgré tout, une grande qualité.

Il n'était pas de ces buveurs qui se cachent dans leur chambre pour y lamper à l'aise; il aimait, lui, à boire en société.

Genièvre et porto - Absinthe scandinave

L'histoire du commissaire de district N..., que j'ai racontée, me remet en mémoire celle d'un autre vieux brave.

Celui-ci n'était pas buveur; mais, né dans les Flandres, il éprouvait pour les boissons d'origine étrangère un manque de sympathie bien national et leur préférait la boisson vraiment belge, le genièvre.

Il plaçait au-dessus de tout, un bon verre de péquet.

C'était, d'ailleurs, un excellent serviteur de la Colonie, strict observateur des règlements et de la consigne. Aussi, comme l'Etat, dans sa sollicitude, envoyait aux commissaires de district, comme frais de représentation, quelques bouteilles de porto, pour leur permettre de recevoir, à peu près dignement, les quelques rares hôtes que les circonstances amenaient chez eux, pour rien au monde, V... ne se serait abstenu de leur offrir le porto de l'hospitalité.

Et malgré son mépris pour le vin de liqueur, trop édulcoré

à son avis, il jugeait de son devoir de boire un verre de porto avec ses invités.

Seulement, quand l'invité était un ami, après avoir accompli le rite que sa conscience et son respect de la consigne lui imposaient, le porto lui ayant été envoyé pour l'offrir, V... disait, en clignant de l'œil, et le sacrifice accompli :

« Dis donc, mon cher, si maintenant on buvait un bon verre de schnick pour faire passer ce sale goût de porto!... »

* * *

Une autre histoire du même flacon, si j'ose m'exprimer ainsi :

C'était au temps béni où l'absinthe n'était pas encore boisson interdite et condamnée au Congo.

Il y avait quelque part, dans le Haut, un chef de poste scandinave.

Un jour, un passager vient à passer par là, et naturellement X... l'invita à l'apéro.

Sur la table il y avait une bouteille de Pernod et deux verres à madère, qu'X... remplit consciencieusement avec le contenu de la bouteille.

Stupéfaction du passager; mais X..., tranquillement, lui répondit :

« Ah, oui! je sais; on m'a dit qu'en France il y aurait des gens qui mettent de l'eau là-dedans; mais je ne monte pas dans ce bateau-là! »

Absinthe, absinthe, quand tu nous tiens!

Le gouverneur C... et le directeur D... étaient des amis de vieille date.

De passage à Boma, D..., arrivé vers le soir, alla faire visite à son ami le gouverneur.

Il remarqua que celui-ci ne l'accueillait pas avec son empressement habituel et qu'il devait y avoir, comme on dit, de l'eau dans le gaz.

Leur vieille amitié permettant cette indiscrétion, il en fit la remarque à C... en lui demandant le motif de sa froideur.

— Eh bien, oui, fit C..., autant s'expliquer franchement et te le dire tout de suite! Il m'est revenu...

— N'en mange plus, interrompit D..., ainsi cela ne te reviendra plus!

— Trève de badinage, dit le gouverneur, je t'assure que c'est très sérieux.

— Alors, fit D..., inutile d'employer le style radis, viens au fait! Je t'écoute respectueusement comme il convient.

— Voici la chose, dit alors C... Les capitaines de vapeur de ta société se livrent à une fraude importante d'absinthe. Je te prie de faire le nécessaire pour faire cesser cet état de choses contraire à la loi et aux règlements de la colonie.

— Mais, se récria D..., tu ne peux ignorer que j'ai donné des ordres sévères, défendant tout transport d'absinthe aux capitaines de ma compagnie.

— Si sévères, que je n'ignore pas, j'ai la certitude et des rapports dignes de foi me l'affirment, que toi-même, non seulement tu as de l'absinthe chez toi, mais tu en offres à des hôtes de passage.

— Ça, dit D..., permets-moi de te dire que celui qui a bu mon absinthe et puis te fait un rapport, c'est pas un monsieur très chic et dès lors peu digne de foi; mais j'aime mieux te le dire tout de suite, il est exact que j'ai chez moi de l'absinthe et qu'il m'arrive d'en offrir; mais je t'en donne ma parole, je n'achète pas mon absinthe aux capitaines de ma compagnie!

— Alors, où l'achètes-tu?

— Moi, répondit D..., mais je l'achète à bord des bateaux de l'Etat!

Puis, après réflexion, il ajouta :

— Peut-être bien, le commissaire du district achète-t-il la sienne à bord des bateaux de ma compagnie, car tu comprendras que nous ne pouvons ni l'un ni l'autre être complices de nos subordonnés!

Le brave gouverneur C... hésita un instant puis, regardant son ami, il esquissa un sourire, auquel D... répondit; les sourires s'agrandirent et bientôt un franc éclat de r[illegible] termina le différend.

Alors D... insinuant :

— Dis donc, il est près de six heures, il ne viendra plus personne, si tu m'en offrais une pour l'apéritif?

— Eh bien, soit, fit C... Boy!... tu la prends en purée? Non! Tassée alors?

— Non, crème d'opale seulement, cela nous permettra d'en prendre chacun deux au lieu d'une! Mais dis-moi, entre nous, où diable te procures-tu la tienne?

— Moi, fit le gouverneur, mais... je ne l'achète pas.

— Alors, comment fais-tu?

— C'est bien simple! Tu connais mon vieux secrétaire, le brave E...; tu sais que ce vieux serviteur a, comme on dit, le défaut d'avoir un trou sous le nez; mais je lui passe bien des choses, car il est d'un admirable dévouement. Eh bien! dans l'intérêt de sa santé, et comme je crains qu'il s'adonne à l'absinthe, je fais de temps en temps une descente chez lui et chaque fois, je saisis le corps du délit, c'est-à-dire une bouteille de Pernod!

— Oh! se récria D...

— Non, répartit C..., tu te trompes; ce brave n'a pas un traitement bien rémunérateur; alors, je ne voudrais pas lui faire du tort! Je l'indemnise chaque fois que je fais une saisie!

— A ta santé! — A la tienne!

* * *

Notre regretté ami Prosper, surnommé Dibala par les indigènes, à cause de la surabondante absence de sa cheve-

lure, s'était embarqué à Kinshasa sur le même vapeur que son directeur.

Arrivés à Kwamouth, visite de la douane.

Les douaniers se montrent bons enfants et acceptent volontiers le verre que leur offre le directeur.

Celui-ci désire que son chef de secteur, Prosper, prenne un verre avec les autres. Il le cherche en vain du regard.

Pas de Prosper sur le pont!

Serait-il descendu à terre? Non, il n'y a rien à faire ou à voir à Kwamouth.

Le directeur prie les douaniers de bien vouloir l'excuser un moment et part à la recherche de Prosper.

Il le trouve dans sa cabine, en pyjama retroussé haut sur les jambes, lesquelles sont plongées dans l'eau contenue dans une malle-bain; Prosper prend un bain de pieds.

— En voilà une idée, fait le directeur.

— Chut, fit Prosper, je vais vous dire : l'eau du Congo n'est pas, vous savez, précisément limpide; alors! avec du savon, cela devient tout à fait opaque! Or, j'ai emporté de Kin six bouteilles d'absinthe et, comme je ne voudrais pas que les douaniers me les chopent, je les ai mises au fond de mon bain de pieds.

Vous comprenez, ajouta-t-il, souriant, s'ils fourrent leurs mains dans l'eau dans laquelle je lave mes pieds, c'est que ce sont de fichus cochons!

La garde qui veille...

Le commissaire du district P... recevait ce jour-là, à dîner. les principaux agents et particuliers du poste.

P... faisait toujours bien les choses.

Le dîner fut exquis, la chaire délicate, les vins suffisants (pour l'endroit et l'époque) et la conversation animée.

On en était presque au dessert.

Quand, tout à coup, la porte s'ouvrit et pénétra un soldat noir, lequel faisant, raide et automatique, six pas bien cadencés dans la place, fit halte et front derrière le commissaire de district, plaqua un port d'armes irréprochable avec battement bien marqué sur la bretelle de son fusil, puis d'une voix claire et nette qui résonna dans le silence provoqué par cette entrée insolite, prononça à l'intention de P... cette phrase lapidaire :

« Commandant! Clairon Koluma mokashi na-wé! »

(« Commandant, le clairon est couché avec ta ménagère! »)

Après un moment de stupeur, P..., plutôt embêté de la publicité ainsi donnée à son infortune extra-conjugale, s'avisa de réprimander l'officieux messager qui n'était autre que la sentinelle chargée de veiller sur la porte de sa maison et lui dit :

« Niama (imbécile) pourquoi l'as-tu laissé entrer? »

Mais fort de son bon droit et certain de n'avoir pas manqué à ses instructions, le brave soldat lui répondit :

« Consigne na mi, idiko n'djibi na m'Pala! Claîron, yandi kulua na n'djibi na niuma! »

(« Ma consigne est de veiller sur la porte de devant, or, le clairon est entré par la porte de derrière! »)

Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, le commissaire P... dit à ses hôtes que le mal étant fait, il n'y avait plus de remède et qu'il valait mieux continuer le dîner, d'autant plus que la sentinelle ajoutait comme renseignement complémentaire : « Ibidi kuniema! » (« Tous deux se sont sauvés! ») Puis plaquant un nouveau et irréprochable port d'armes, le brave serviteur fit un demi-tour aussi irréprochable et sortit reprendre sa faction.

Le Fou

Ceci se passait aux temps héroïques de la route des caravanes et de la campagne arabe.

Le commandant L... et son ami Aristide Doorme, dit Malu-Malu, rentraient fin de terme et faisaient la route des caravanes ensemble vers Matadi.

Quand on a fait côte à côte toute une campagne, qu'on a voyagé cabine à cabine pendant quinze jours en steamer sur le fleuve, il est concevable qu'on n'ait plus grand'chose à se raconter, en route.

Aussi, les deux amis, quoique voyageant de concert, se séparaient parfois, selon les hasards de la marche.

Ce jour-là, Dieu sait pourquoi, Doorme était resté en arrière et marchait à un bon kilomètre derrière L..., peut-être pour raccoler les porteurs traînards.

J'ai dit que ceci se passait aux temps héroïques; aussi la tenue de route de L... laissait-elle à désirer sous le rapport de

l'élégance, car, pour épargner, en vue du séjour sur le vapeur d'Europe et des visites officielles à Boma, ses frusques plus ou moins encore décentes, L... avait emprunté un complet usagé de mécanicien. C'était un costume en toile bleue, rappiécié par places et qui avait perdu sa couleur initiale.

A un détour de la route, L... se trouva, tout à coup, nez à nez avec deux nouveaux qui montaient.

Ce qu'ils étaient beaux, ces futurs explorateurs du centre africain : tenue blanche, ceinture munie de revolvers, casque de forme anglaise, guêtres et toute la lyre.

Le commandant L... en était tout éberlué.

Les deux nouveaux venus,ne se figurant pas que la défroque d'un bleu pisseux cachait le vainqueur des Arabes, lui adressèrent la parole sur un ton d'indéniable supériorité :

— Dites-donc, l'ami, est-ce que l'étape est encore longue?

— Oh! fit L..., qui comprit de suite l'erreur et se disposa à s'en amuser — encore deux petites heures, Messieurs!

— Et dites, à Léo, comment cela va-t-il? Y a-t-il des vivres? des logements convenables?

— Pour ça, répondit L..., vous ferez bien d'ajouter quelques trous à vos ceinturons pour les mieux serrer, et quant aux logements, vous ferez mieux de compter sur vos tentes et lits de camp.

Cependant les deux nouveaux, deux jeunes officiers, estimèrent qu'ils devaient quelques égards au brave homme qui se trouvait devant eux et se dirent qu'ils ne pouvaient cependant pas le quitter comme cela, qu'ils lui devaient un brin de conversation et d'intérêt.

— Donc, fit l'un d'eux, vous avez fini votre terme?

— Oui, répondit L..., je rentre en effet, j'ai fini!

— Et vous avez été content?

— Content, je ne peux pas dire que j'aie été content, et je ne puis pas dire non plus que je ne suis pas content; mais ce qui est dégoûtant, c'est qu'après avoir peiné trois ans, on n'a pas encore la paix et qu'on vous f... de sales commissions.

— Vous avez été chargé d'une sale commission?

— Je vous crois. Figurez-vous, dit L..., qu'ils m'ont donné un fou à ramener.

— Un fou?

— Oui, un fou, et dangereux par-dessus le marché. C'est tout de même pas une mission à confier à un honnête homme qui bien servi pendant trois ans.

— Mais, qu'en avez-vous fait?

— Or, pour ça, vous comprenez, j'ai fait mon terme et je m'en f..., il doit être quelque part derrière. Je ne m'embarrasse pas de lui. Il n'a qu'à tirer son plan.

Un silence.

—Et vous dites qu'il est dangereux.

— Oh! seulement quand on l'irrite et qu'on ne fait pas ce qu'il veut!

Là-dessus, on se sépare.

L... connaissait le tempérament plus qu'irritable et impulsif du brave Aristide et rigolait en lui-même en pensant à sa prochaine rencontre avec les deux bleus.

Ce fut, en effet, plutôt drôle.

Apercevant le fou à quelques deux cents mètres d'eux, les deux officiers s'écartèrent prudemment dans la brousse.

Mais Doorme les avait vus, et, désireux d'avoir des nouvelles fraîches d'Europe, il s'avança rapidement dans leur direction.

Eux reculèrent un peu plus loin dans la brousse.

Doorme les appelle, gesticule, crie.

Mouvement de retraite plus accentué des deux autres.

Doorme se fâche, crie plus fort, gesticule plus fort, jure, et se met à courir à leur poursuite.

Fuite éperdue, qui se termine à l'avantage des fuyards.

Le brave Aristide n'y comprenait rien, et L... n'eut garde de lui expliquer les motifs de la singulière attitude des deux Européens.

Mais quand ceux-ci arrivèrent à Léo, leur premier soin fut de se plaindre de l'imprévoyance et de l'imprudence de l'autorité qui confiait l'escorte de fous furieux à un simple mécanicien qui s'en f...outait.

Stupeur du commissaire de district.

— Il n'y a pas eu de mécanicien fin de terme et encore moins de fou; mais, dites, vous avez dû rencontrer L... et Doorme?

— L... et Doorme, non! nous ne les avons pas vus; quel dommage! nous aurions été si heureux! etc.

Ce ne fut qu'après explications détaillées décrivant les deux amis que la vérité se fit jour.

Et l'on pense l'immense éclat de rire dont fut secoué Léopoldville quand on connut le tour pendable joué par L...

Les deux jeunes officiers se promirent bien de ne plus, à l'avenir, se fier aux vêtements des Européens qu'ils rencontreraient.

Le vieux Capitaine de steamer

Feu le capitaine Balley avait navigué un peu sur toutes les mers et sous toutes les latitudes et longitudes.

Etait-ce en qualité de capitaine, de lieutenant ou de simple mathurin, nul ne l'a jamais bien su, comme a dit le poète.

Toujours est-il qu'à un âge déjà respectable, il finit par échouer au Congo, à la maison (feue également) Daumas et Béraud.

Quand la S. A. B. reprit les établissements que cette maison avait au Congo belge et français, elle reprit aussi le matériel naval de cette société, dont feu, lui aussi, le vapeur *Ville de Paris*, et naturellement son capitaine Balley. Quand l'Etat du Congo reprit ensuite la marine de la S. A. B., tous deux passèrent au service de l'Etat.

Le *Ville de Paris*, bateau à aubes, était célèbre au Congo pour son manque absolu de célérité, et Balley n'avait pas peu contribué à cette réputation.

Il n'était jamais pressé et les noirs avaient donné au steamer le nom significatif de : *Soko lero-té, kesho.* (Si pas aujourd'hui, demain.)

Le brave Balley, avec son *Ville de Paris,* devait donc monter dans l'Ubangi.

Le petit capitaine Koch, tout l'opposé de Balley pour la célérité, l'avait devancé, avec le steamer *Ville d'Anvers,* dans le couloir.

A son retour de Stanleyville, Koch trouve le *Ville de Paris* amarré au confluent du Congo et l'Ubangi. Il accoste près de l'autre bateau et monte à bord serrer la main à son vieux camarade Balley, et s'empresse de le féliciter d'être déjà revenu de Bangi.

Mais Balley, indigné et d'un ton de souveraine contemption : « Qu'est-ce que tu penses, dit-il, je monte seulement! »

Le même Balley avait pour mécanicien une sorte d'anarchiste, avec lequel il faisait le plus mauvais ménage possible.

Ceci ne faisait pas avancer le bateau plus vite, on le conçoit; aussi les passagers étaient-ils plutôt rares sur le *Ville de Paris,* qu'ils évitaient soigneusement.

Cependant, un jour, certain fonctionnaire dut prendre passage à bord.

Balley, toujours très aimable, l'invita à prendre place auprès de lui sur la passerelle. Cette amabilité n'était pas cependant absolument spontanée, car, on le verra, le capitaine avait son plan. Il avait remarqué la stature de son passager.

A peine en route, Balley s'approche de son porte-voix (le *Ville de Paris* manquait de l'attirail perfectionné d'un télégraphe et les ordres se transmettaient par porte-voix du capitaine au mécanicien).

Donc Balley, dont une des particularités était de boire du café du matin au soir et du soir au matin, mit sa bouche au porte-voix et cria : « Force la vapeur! »

Et tout aussitôt, vidant dans l'entonnoir du porte-voix sa tasse de café, il crie : « Mange! »

— Qu'est-ce que vous faites, Capitaine?

— Eh! fit le capitaine, ce cochon de mécanicien, quand je lui donne un ordre, a la sale habitude de me répondre : « M... » par le porte-voix.

« Alors, comme il est plus fort que moi, mais qu'aujourd'hui vous êtes là pour me défendre, j'ai f... mon café dans le porte-voix et il aura tout attrapé dans la g... »

En effet, une série de jurons se faisait entendre par l'escalier et le mécanicien, inondé, arrivait furieux.

Heureusement pour Balley, le passager était de taille et put éviter un pugilat.

Friction capillaire

Je ne désignerai pas par leurs initiales les deux héros de l'aventure que je vais narrer.

Je me bornerai à dire que l'un servait dans l'intendance et l'autre dans l'infanterie; que tous deux sont parvenus à de hauts grades dans l'armée et que l'histoire se passait il y a une trentaine d'années.

L'intendant était de passage chez son copain le fantassin.

Le soir, à table, la conversation vint à tomber sur la chute prématurée des cheveux et les ennuis d'une calvatie précoce. Le fantassin craignait cette éventualité autant qu'un nègre peut craindre le travail et laissa voir cette horreur, un peu trop clairement, à son commensal.

Celui-ci ne détestait pas ce que les Bruxellois nomment une bonne zwanze, et, trouvant le milieu bien préparé, poussé aussi par ce qu'il savait de la réputation de son camarade, saisit l'occasion, c'est bien le cas de le dire, par les cheveux.

— Moi aussi, dit-il, mon cher, j'ai craint cette calamité; mais, maintenant, toutes mes craintes ont disparu. Mes cheveux tiennent au crâne comme des tiques sur une peau de chien; car j'ai trouvé un remède épatant. Depuis que je l'emploie, je n'ai plus perdu un quart de poil et cependant, auparavant, il en tombait, il en tombait, à rembourrer un oreiller, chaque fois que je me peignais!

— Oh! fit l'autre, donne-moi ce remède, je t'en supplie, ma reconnaissance, etc., etc.

— C'est que, répondit l'intendant, le remède est un peu spécial et je ne sais pas trop si tu te risquerais à l'employer.

— Hésiter? quand il s'agit de mes cheveux! Jamais de la vie! Je ferais tout pour les conserver, ces lâches qui veulent m'abandonner!

— Eh bien, puisque tu le veux, je vais te le dire :

Tous les soirs, avant de me mettre au lit, je fais une friction énergique du cuir chevelu avec... avec... avec le résidu de ma boisson du jour. C'est pas très ragoûtant, tu vois; mais le résultat est épatant et, comme dit le sage, la fin justifie les moyens!

Après un petit temps, la nuit avançant, les amis se souhaitèrent le bonsoir, et chacun s'en fut se coucher.

Le lendemain matin, ils se retrouvèrent au déjeuner.

A peine le café servi, le fantassin, confidentiellement, s'approcha de son camarade et lui dit tout bas :

— Tu sais, j'en ai mis!

— Quoi? fit l'autre, ayant plus ou moins oublié ce qu'il avait raconté la veille.

— Eh bien, les cheveux! la friction! enfin!

— N. de D., sale cochon; fous-moi le camp! tu me ferais rendre mon déjeuner! Non mais, où a-t-on été me prendre un saligaud de ton acabit! Fous-toi la tête sous la pompe, hein, et plus vite que cela!

Le plus drôle de l'histoire, c'est que l'intendant mourut chauve ou presque, tandis que le fantassin a toujours ses cheveux et sa belle raie « luizegang » fait encore son orgueil et l'admiration des jeunes.

La mort du Colonel
ou le cadavre récalcitrant

Cette histoire ne s'est pas déroulée au Congo; mais, comme elle eut pour héros un Congolais notoire, elle trouve néanmoins sa place dans ce recueil, bien que les événements qu'elle rapporte aient eu Bruxelles comme théâtre.

C'était quelque temps avant la guerre; or, le colonel en question est toujours en vie et plus récalcitrant que jamais, bravant des ans l'irréparable outrage.

Par un dimanche après-midi, il pleuvait (naturellement, puisque la scène se passe en Belgique) et, faute de mieux, pour passer le temps, j'étais entré dans un cinéma de la porte de Namur.

Le film terminé et la lumière étant faite dans la salle, je trouvai que je m'étais assis près d'un camarade, officier congolais, qui me dit :

— Eh bien, tu connais le malheur arrivé à ce pauvre colonel Ch..., il est tombé mort subitement, hier soir, rue Neuve!

Le colonel Ch... est de mes bons amis.

Surpris et très peiné de cette triste nouvelle, je demandai des détails et mon ami me dit que le malheur était très certain, car il l'avait lu dans un journal du matin.

Je sortis immédiatement du cinéma et voulus me procurer le journal qui m'avait été renseigné, à l'aubette, au coin de la rue du Bastion. Le numéro n'existait plus; mais la brave femme de vendeuse, qui me connaissait et connaissait aussi le colonel Ch... crut devoir me dire :

— Si c'est pour la mort du colonel Ch..., il y a un article nécrologique dans *l'Indépendance* de trois heures.

Plus de doute! Un bel article nécrologique, célébrant les hauts faits du colonel Ch... au Congo et déplorant la grande perte que la Colonie faisait en sa personne, s'étalait en première page du journal.

J'ai dit que j'étais très lié avec le colonel.

Sauter dans un taxi et me faire conduire à son domicile fut l'affaire d'un instant.

Au moment où le taxi arrivait à destination, la porte de la maison se refermait sur une personne qui me précédait.

Je sonnai, et après de courts instants, la porte me fut ouverte et j'eus la profonde surprise et la très grande joie d'entendre la voix du colonel (il habitait le rez-de-chaussée) et cette voix disait d'un ton courroucé :

— Sacré sale pochard, quand on est plein comme toi, on ne vient pas déranger les gens le dimanche après-midi!

Je poussai la porte de l'appartement et je vis le monsieur

qui venait d'entrer avant moi, écroulé dans un fauteuil et suffoquant dans les larmes, tandis que le colonel, furieux, me prenait à témoin :

— As-tu jamais vu pareil abruti! Il entre ici, se met à braire comme un veau en criant : « Alors tu n'es donc pas mort! » Non! Mais regarde-le, l'ivrogne, le sac à vin et à bière, sans compter l'alcool! As-tu fini d'inonder mon tapis en pleurant le scotch que tu as bu en trop!

— Pardon, fis-je, mais permets-moi de te dire que c'est lui qui a raison et toi qui as tort. Tu es parfaitement mort et en voici la preuve, ajoutai-je, en lui montrant le journal et l'article nécrologique.

— Nom de D..., dit le colonel, nom de D... elle est un peu raide! Alors c'est pour cela aussi que tu es venu?

— Naturellement; mais, comme tu vois que c'est sérieux, il s'agit de couper les ailes à ce sinistre canard. Excuse-toi d'abord auprès de ton ami qui mérite mieux que des engueulades et puis téléphonons aux journaux. Reprenons mon taxi qui m'attend à la porte.

Le taxi nous conduisit au café, dont le dit ami était le patron tout heureux de retrouver un de ses meilleurs clients qu'il croyait disparu à jamais et le colonel demanda la communication téléphonique, pour faire rectifier la fausse nouvelle de son décès.

Il n'en avait pas fini avec les mésaventures, car je l'entendis qui criait dans le téléphone :

— Nom de D... c'est toi le sinistre plaisant, puisque je te dis que c'est moi-même, le colonel Ch..., en chair et en os, qui téléphone. Il en faut une santé pour me répondre que tu n'apprécies pas la sinistre farce de te téléphoner que je

suis vivant, alors que c'est moi seul qui ait le droit de me plaindre de ce que tu m'as assassiné dans ta sale feuille de choux. D'ailleurs, je passe le cornet à mon ami, qui va te confirmer que je suis bien vivant.

Après un bref échange de communications, le correspondant du journal, enfin convaincu se répandit en excuses et le colonel termina la conversation en disant :

— A propos! merci pour l'article nécrologique! il était tout à fait bien, compliments au rédacteur!

Après cette flèche de Parthe, il raccrocha le cornet et nous nous mîmes en route pour la Porte de Namur, afin de rassurer les nombreux amis du colonel qui fréquentaient les nombreux cafés de cet endroit.

Comme le colonel a beaucoup d'amis, qu'il y a beaucoup de cafés Porte de Namur et que la joie de le revoir vivant, après l'avoir cru disparu, exigeait de boire à la santé du « rescapé », je vous laisse à penser la noce qui termina cette aventure.

Un bleu

Au Congo, comme partout ailleurs, les bleus ont souvent à pâtir de la malice des anciens.

C'est un pays de cours d'eau, alors il est tout naturel qu'on y monte des bateaux quand l'occasion paraît propice.

Au cours du voyage en mer, les deuxième et troisième termes ont le plus souvent eu l'occasion de se rendre compte du degré de naïveté de leurs jeunes compagnons et ne manquent pas, à l'arrivée, de renseigner leurs copains.

Je me souviens d'une blague énorme dont fut l'innocente victime, il y a nombre d'années déjà, un brave garçon qui mourut héroïquement au cours d'une révolte indigène, mais dont le moindre défaut était d'être susceptible d'avaler tout cru non pas une simple couleuvre, mais un boa tout entier.

Qu'on en juge.

L... avait remarqué qu'à Boma, le niveau du fleuve changeait au cours de la journée. Il ne se figurait pas que l'action

de la marée se faisait encore sentir à si grande distance de la mer et s'avisa de demander l'explication du phénomène à un ancien de la capitale.

Or, je vous donne en mille l'explication qui fut fournie.

— N'as-tu pas remarqué, dit l'ancien, que c'est le soir que l'eau baisse et le matin que le niveau remonte?

— Certainement, répondit-il..., trop poli pour contredire un vétéran.

— Eh bien! ne sais-tu pas, ô bleu de mon cœur, que le soir les hippos sortent de l'eau pour aller pâturer et qu'ils y rentrent le matin? Tu conçois que la sortie de l'eau de ces énormes bêtes, nombreuses comme les étoiles du firmament, fait naturellement baisser les eaux du fleuve et que le niveau remonte d'autant plus le matin, quand elles y rentrent, qu'elles sont gonflées de nourriture!

Ce brave L... prit l'explication pour de l'argent comptant.

Une autre fois, L..., stupéfait de voir les noirs se baigner à la rivière, alors qu'il la croyait peuplée de crocodiles, exprime son étonnement de l'inqualifiable imprudence des moricauds et surtout de la négligence des autorités qui la tolèrent.

Il s'attire immédiatement cette réponse :

— Mais, mon cher, il n'y a plus de crocodiles dans le Congo!

— Plus de crocodiles dans le Congo?

— Mais non. Il y a eu dernièrement une grande épidémie de variole parmi les indigènes du haut, et les survivants, épouvantés, ont jeté à la rivière tous les cadavres des décédés. Naturellement, les crocodiles les ont mangés et ont attrapé

la petite vérole. Ils en sont tous crevés, ce qui fait qu'on peut maintenant se baigner impunément dans le fleuve.

Heureusement que L... communiqua le renseignement à quelques Européens, qui le détournèrent de son projet, car il ne parlait de rien moins que de faire à son tour une pleine eau qui aurait pu avoir de graves conséquences pour lui.

C'est toujours au même L... que ses compagnons de route firent, sous prétexte de chasse, sur la route des caravanes, tuer un malheureux cochon indigène, au Palabala et qu'ils lui désignèrent comme un sanglier.

L... ignorait qu'au Congo, le porc domestique est noir de peau, et, aussi brave qu'il était naïf, n'hésita pas à tirer sur le monstre et à l'abattre.

Le résultat ne se fit pas attendre! Le chef de Palabala, accompagné d'une bande d'indigènes et de femmes, accourut à grands cris se plaindre du meurtre de son cochon et L... dut payer le gros prix pour l'indemniser, tandis que ses amis profitaient largement de l'aubaine sous forme de côtelettes et de rôtis de porc.

L... jura d'être moins crédule à l'avenir; mais sa réputation l'avait précédé et il eut fort à faire pour échapper, ce qui lui arriva d'ailleurs rarement, aux embûches qui l'attendaient dans le Haut-Congo.

Le lévrier du Sankuru

Un de nos amis, rentrant en Europe, mettons vers 1903, car la date exacte ne nous est pas présente à la mémoire, et passant par Boma, était assis à la terrasse de « l'Africa », le café chic du Boma d'alors, sirotant un apéritif (il était vers les 5 heures du soir), lorsque vint à passer un fonctionnaire important, de ses amis, qu'il invita naturellement.

Notre ami, le rentrant, était accompagné d'un chien qu'il ramenait en Europe (cela ne coûtait pas encore alors le prix actuel) et qui avait un aspect très particulier.

C'était une très jolie bête, très élégante de formes, fine, de robe noir et feu, rappelant l'antilope par ses deux grandes oreilles dressées, son joli museau fin, ses yeux noirs et brillants et ses membres délicats. Ce chien avait la taille d'un de nos malinois.

A quelle race appartenait-il? Notre ami n'en a jamais rien su, l'ayant acheté pour une bouteille de schnick à un méca-

nicien de vapeur qui le maltraitait, et ce plutôt par charité et pitié que pour tout autre motif, car le chien n'était devenu joli qu'après avoir été mieux nourri et soigné.

On sait que les gens du Haut n'ont pas pour ceux qu'ils appellent les Bomatraciens, un respect exagéré et que lorsque l'occasion s'en présente, ils ne manquent pas d'en conter à ceux qu'ils considèrent un peu comme des Africains de contrebande.

Le fonctionnaire bomatracien remarqua le chien et surpris par son aspect insolite autant que par la grâce réelle de la bête, dit à notre ami :

— Quelle sorte de chien as-tu là? Je n'en ai jamais vu comme cela. Il est vraiment beau, tu sais.

— Ça, c'est un lévrier du Sankuru, répondit l'autre.

— Comment, il y a des chiens spéciaux au Sankuru, autres que ces sales bêtes de chiens indigènes que nous connaissons, et qui n'aboient même pas? Celui-ci aboie-t-il?

— Comment s'il aboie! je te crois; mais vois-tu, le lévrier du Sankuru est une race spéciale, unique, et c'est tout à fait par des circonstances heureuses et exceptionnellement favorables que j'ai pu me procurer ce spécimen.

Tu as entendu parler du roi des Bakubas, Lukengo, qui règne sur une peuplade d'environ cent mille sujets, rebelles jusqu'ici à toute pénétration européenne, et tu sais sans doute aussi, par les rapports qu'on a reçus au gouvernement, que j'ai récemment réussi à rencontrer Lukengo qui, jusqu'à présent, n'avait jamais voulu voir un blanc. Comme tu dois le savoir aussi, j'ai réussi à acquérir l'amitié de Lukengo.

Or, ce Lukengo a, par privilège, vingt chiens qui chassent l'antilope. Lui seul a droit de posséder ces bêtes — il y a

dix mâles et dix femelles — et on sacrifie les jeunes en excédent.

Lukengo a consenti à m'en donner un et m'a laissé choisir entre un mâle et une femelle, mais il n'a pu me donner la paire, car ceci était trop contraire à la tradition dont les Bakubas sont des gardiens jaloux. C'était déjà énorme de m'en donner un... et le voici!

— Admirable bête, fit le fonctionnaire enthousiasmé, admirable, mon cher, tout simplement. Il n'y a pas à dire, cette chienne est merveilleuse, c'est moi qui te le dis, et je m'y connais en chiens.

...Et en bateaux aussi, fit notre ami, en sourdine.

Le lendemain tout Boma connaissait l'histoire du lévrier du Sankuru et défilait devant « l'Africa » pour contempler l'animal extraordinaire.

Mais notre ami, connaissant les règles de la politesse et les devoirs d'un simple particulier, s'en fut faire une visite au Gouverneur général.

Celui-ci le reçut très bien; cependant, à peine dix mots avaient-ils été échangés que, à la profonde horreur de notre ami, le Gouverneur Général lui parla du lévrier du Sankuru et lui suggéra tout bonnement soit de le sacrifier et d'en confier la dépouille au Musée de Tervueren, soit de le donner au Jardin zoologique d'Anvers.

Cette fois, la « zwanze » dépassait la limite. Sans professer à l'égard de l'autorité un respect fétichiste, notre ami se dit qu'il ne pouvait pas cependant laisser aller la plaisanterie plus loin et « zwanzer » l'autorité dans son plus éminent représentant.

Et puis, il tenait à son chien et n'avait nulle envie de le sacrifier à la science.

Aussi confessa-t-il la vérité au Bula en lui disant qu'il avait raconté à son ami fonctionnaire bomatracien, la première blague qui avait passé par son esprit apéritifié, sans songer que, comme toujours, les plus grosses blagues sont celles qui sont gobées le plus facilement, alors que les choses vraies rencontrent souvent l'incrédulité.

Le Bula comprit très bien; mais ajouta : « Puisque votre chien passe pour un lévrier du Sankuru, qu'il le reste pour le restant de votre séjour à Boma. Ce n'est pas moi qui lâcherai les chiens! »

Une histoire de « teatotaler »

Le missionnaire Baptiste G... était un abstinent total.

Il refusait même de boire un verre de champagne lors des toasts, quand il assistait à un banquet officiel.

Ceci se passait à Léo, au beau temps de la route des caravanes.

J'ai exercé beaucoup de métiers à Léo, il fallait bien cumuler de ce temps-là, faute de personnel, et parmi les cumuls en question, je remplissais les fonctions de substitut.

La mission avait une succursale à l'Inkisi. Or, le missionnaire de cette succursale étant mort, je dus me rendre là-bas (quatre jours de marche) en compagnie de G... pour faire l'inventaire des objets appartenant au défunt.

Nous nous mîmes donc en route.

J'avais réussi à me procurer une dame-jeanne de vin, pour la route. Le vin était bien rare, alors, à Léo, et je m'étais procuré le précieux breuvage au Congo français, en rému-

nération de soins donnés et comme faveur extraordinaire. Je crois même me souvenir que je m'étais quelque peu abaissé à mendier.

Quatre jours aller, deux jours de séjour, quatre jours de retour, cela me faisait un litre par jour. De quoi satisfaire le plus difficile.

A midi, déjeuner (lunch disait mon compagnon).

Je débouchai la dame-jeanne et, par pure politesse, connaissant les habitudes extra-tempérantes de G..., je crus devoir lui dire :

— Ne prendriez-vous pas un verre de vin? Cela vous fera du bien après la marche que nous venons de faire.

— Imprudent!

G..., contrairement à mon attente, accepta.

Qui pis est, il ne se contenta pas d'un verre; il en prit deux, le traître!

Le soir, au dîner, ce fut pis encore : il en prit trois!

Et le lendemain, après une nouvelle étape, il récidiva!

Je la trouvais plutôt saumâtre! vous pensez bien.

De sorte que le soir, quand il demanda au boy de lui remplir son verre de vin, je ne pus m'empêcher de lui dire :

— Mais, je vous croyais « teatotaler »!

— Certainement, dit G..., je le suis. Jamais je ne boirai de boisson alcoolisée en présence d'étrangers; mais vous, voilà déjà deux ans que je vous connais, et vous n'êtes plus un étranger pour moi... A votre santé... Cheerio! »

Hélas! il n'y avait qu'à m'incliner.

Ma pauvre dame-jeanne, acquise à la sueur de mon front, Dieu sait après quelle insistance et quelles supplications, loin de durer les dix jours, était vide le soir du troisième!

Et je dus me contenter d'eau pour le restant du voyage.

Ma seule consolation, d'ailleurs bien mince, fut que cet animal de G... dut en boire aussi!

Mais depuis lors, j'ai conservé une méfiance justifiée quant à la sincérité des abstinants intransigeants.

Question de s'entendre

Ancien haut fonctionnaire de l'Etat du Congo, le Colonel Ch... avait pris la direction d'une importante compagnie commerciale congolaise.

Les agents de factorerie étaient tenus d'envoyer un rapport commercial, en même temps que leur comptabilité mensuelle.

Deux ou trois mois successivement, Ch... remarqua que la récolte d'une factorerie avait baissé et que, dans son rapport, le gérant inscrivait :

« La récolte du caoutchouc a encore baissé ce mois faute de brillant stripes (un tissu en vogue en ce moment). Si je ne reçois pas ce tissu, la récolte baissera encore le mois prochain. »

Ch... en aurait bien volontiers envoyé, lui, du brillant stripes; mais voilà, le stock était épuisé et il fallait attendre

le prochain envoi d'Europe; mais en attendant, il prit sa plus belle plume et écrivit au gérant :

« Monsieur,

« Faute de brillant stripes, tâchez d'écouler vos autres marchandises.

« Quand un soldat n'a plus de cartouches, il se sert de sa bayonnette! »

Et il s'endormit content de cette phrase bien militaire.

La réponse ne se fit pas attendre.

Elle arriva quinze jour après, le temps que la lettre de Ch... soit parvenue au gérant et que celui-ci ait pu répondre.

Ch... faillit en faire une maladie.

La réponse consistait simplement en une feuille de papier à entête de la Compagnie et portant les mots :

« Réquisition urgente.

« Six caisses de bayonnettes.

(Signé) Le gérant. »

Question de s'entendre... encore!

Le juge Le F... de P... était convaincu qu'il était venu au Congo pour remplir une mission divine. Il avait ceci de commun avec les Boches, que si ces derniers se croient le peuple élu, lui se croyait le juge élu pour protéger les pauvres noirs sujets aux mauvais traitements des infâmes colonisateurs blancs.

« La parole d'un seul noir, avait-il coutume d'affirmer, vaut mieux que celle de dix Européens. »

Aussi les condamnations pleuvaient, la terreur régnait.

Un beau matin, un Européen se précipite dans son bureau :

— Monsieur le Juge, dit-il, je viens me plaindre. Je demande justice! Figurez-vous que tantôt, je passais par le quartier noir. J'avise une habitation qui me paraît plus intéressante que les autres. La porte était ouverte. J'entre; mais à peine entré, je suis empoigné par un grand bougre

de nègre qui me jette dehors en me mettant le pied quelque part!

— Et vous venez vous plaindre à moi, Monsieur, répondit Le F... de P... Vous ignorez donc que vous aviez violé le domicile de ce noir? C'est vous qui êtes coupable et je me demande, en ce moment, s'il ne convient pas que j'entame, sans tarder, les poursuites contre vous!

— Alors, fit l'Européen, il est bien vrai que le noir était dans son droit et qu'ayant pénétré chez lui, sans son autorisation, il pouvait m'expulser, « pedibus cum jambis »; mais qu'encore celui qui pénètre ainsi dans une habitation privée, sans la permission de l'occupant, risque des poursuites judiciaires?

— Sans l'ombre d'un doute! dit le juge.

— Je vous remercie beaucoup pour le renseignement, fit l'autre, car je dois vous dire que j'ai commis une légère erreur dans ma narration. Ce n'est pas moi qui suis entré chez le noir, c'est lui qui était entré chez moi, et c'est moi aussi qui l'ai f... dehors avec ma botte au c...

Le crocodile

Il arrivait souvent, qu'arrivés à Léo, après avoir fait la route des caravanes, les nouveaux, quelque peu Tartarins, racontaient des aventures extraordinaires qui leur étaient survenues, sur cette fameuse route, paisible entre toutes cependant.

Ceux de Léo étaient préparés à ces vantardises et avaient imaginé un système très simple pour couper le siflet des blagueurs.

Généralement, c'était au mess, que les histoires étaient racontées, alors, tranquillement et sur un signe du chef de table, le boy serviteur s'approchait du Gascon, lui tapait sur l'épaule et avec le plus pur accent parisien lui déclarait :

— Monsieur, c'est épatant!

Cela suffisait le plus souvent; mais avec le lieutenant Colignon cela n'avait même pas eu un succès d'estime.

Il continua ses histoires de plus belle en plus belle.

Cela ne pouvait pas se passer ainsi!

Collignon avait entr'autres blagué du fusil extraordinaire qu'il avait emporté et l'arme — une simple Martiny-Henry d'ailleurs — avait circulé de mains en mains.

Comme si un accord tacite s'était établi, chacun s'était exclamé sur la merveilleuse arme et notre ami D... de s'écrier :

— Magnifique! avec un pareil fusil, il faudrait avoir l'occasion de tirer sur le crocodile du « beach »; cette sale bête ne viendrait plus se fiche de nous.

— Qu'il se montre seulement, dit Colignon, et je vous promets que je lui ferai son affaire.

— Je l'espère bien, répondit D..., mais nous, avec nos armes, nous avons beau tirer sur lui, c'est peine perdue, il nous nargue et chaque fois qu'un noir imprudent se baigne, cette horrible bête se jette sur lui et l'emporte pour le dévorer.

Puis chacun s'en fut se coucher; mais les assistants avaient bien compris que D... avait une idée de derrière la tête.

Aussi, quand le lendemain à l'appel, on entendit tout à coup les Bangalas du « beach » crier : « Gandu! Gandu! » (au crocodile) et qu'on les vit accourir à la place d'Armes, on se précipita chez Colignon qui, armé de son flingot, descendit à la rive, escorté de toute la population noire et blanche de la station.

« Kuna! kuna! » montrèrent les Bangalas. (Là! là!)

En effet, il y avait là, à une cinquantaine de mètres, comme une tête de crocodile qui apparaissait. Oui! et voici le corps, et la queue!

Pan! c'est Colignon qui a tiré.

Le crocodile disparaît. « Touché! touché! » hurle la foule.

Mais, voici le crocodile qui reparaît.

Pan! et ainsi trois fois de suite.

Au quatrième coup de feu, le crocodile ne disparaît plus; il flotte à la dérive. On se précipite, avec Colignon, dans une pirogue et on hisse à bord... une perche, couverte d'étoupe qui, de loin, figurait plus ou moins un crocodile, et dissimulait, peints sur la perche même, les mots : « Salut, Colignon! », pour bien prouver au pauvre zwanzé que c'était à lui que la mystification s'adressait.

C'était D... qui, dès l'aurore, était venu à la rive et avait confectionné le crocodile qu'il faisait monter à la surface et disparaître au moyen d'une corde passée à travers l'anneau d'une ancre immergée et qu'un noir dissimulé dans les herbes de la rive actionnait; mais la corde s'était cassée le noir ayant tiré un peu trop brusquement au quatrième coup de fusil.

Les bananes et les ananas

C'était avant les temps de la Commission d'enquête, à l'époque de la campagne de calomnies haineuses que feu E. D. Morel, dit Delvil, ou Delvel, Français de naissance, Anglais par naturalisation, mais Boche de cœur et d'âme, menait contre le roi Léopold II et l'Etat Indépendant du Congo.

E. D. Morel avait si bien soulevé l'opinion publique en Angleterre et acquis une telle influence qu'il parvenait à faire envoyer des hommes à lui, dans notre Colonie, pour y représenter l'Angleterre officielle, hommes dont la mission secrète, confiée par Morel, était de découvrir et de lui faire connaître tout ce qui pourrait servir de prétexte à alimenter sa campagne abominable.

Du nombre de ces « missi dominici » fut le consul T... avec lequel un de nos amis eut le désagréable avantage de voyager sur le paquebot qui les emmenait tous deux au Congo.

M. le consul avait les honneurs de la table du capitaine; notre ami également, ainsi qu'un haut fonctionnaire de l'Etat, inspecteur d'Etat à cette époque, ou haut-commissaire royal, nous ne savons plus au juste, dont la parfaite platitude diplomatique à l'égard de M. le consul avait eu le don d'exaspérer notre ami et les quelques autres convives de la table privilégiée.

Au bout de quelques jours de navigation, notre ami fut avisé par divers autres passagers que M. le consul se montrait très large en invitations à prendre un verre avec lui au Bar, mais adressait toutes ses amabilités aux anciens, dont, manifestement, il cherchait à tirer les vers du nez.

Vers pour verres, semblait être son principe dirigeant.

Notre ami eut alors l'idée de se payer la tête de M. le consul tout en se promettant, en même temps, de mettre en sérieux danger la « respectability » un peu excessive de l'inspecteur d'Etat dont la gourme lui portait quelque peu sur les nerfs, qu'il avait sensibles.

Il s'arrangea pour se faire offrir quelques tournées par le consul, choisissant pour ce faire le moment qui précédait le dîner, quittant le Bar, avec le consul, juste à temps pour venir se mettre à table, où il affecta de se montrer un peu trop gai, si gai même, que M. le consul, croyant trouver le moment opportun, mit la conversation sur les « atrocités ».

La gaîté affectée par notre ami n'avait pas été sans préoccuper l'inspecteur d'Etat et l'on juge de l'horreur de ce personnage officiel, quand tout à coup il l'entendit prononcer :

— Des atrocités, monsieur le Consul; mais oui! et j'en ai vues et connues. Tenez! je vais vous raconter la triste aventure du chef Makondo.

Signes désespérés de l'inspecteur d'Etat; satisfaction indirecte se peignant sur la face glabre de M. le consul.

« Makondo, continua notre ami, se présenta au poste de l'Etat, en retard de cinq jours pour payer son impôt.

« Makendo était imposé en bananes qu'il devait fournir au poste.

« Le chef de poste lui adressa une sévère semonce :

« — Misérable nègre, dit-il, fils de chienne, tu m'as fait attendre cinq jours les bananes que tu dois payer. Tu vas être puni et apprendre de quel bois je me chauffe. »

« Le vieux Makondo voulut s'expliquer. Peine inutile, le chef de poste ne voulut rien entendre.

« — Puisque, dit-il, tu m'as fait attendre cinq jours, mes bananes, je te condamne à avaler consécutivement cinq bananes; mais au lieu de les absorber par le haut du tube digestif, c'est par l'autre côté qu'on les introduira!

« Ainsi dit, ainsi fait.

« Mais, dès la deuxième banane, on vit un sourire se dessiner sur les grosses lèvres de Makondo; à la troisième banane le sourire s'élargit, et à la quatrième il fait place à un rire manifeste, éclatant et sonore.

« — Comment, misérable, crapule, canaille, dit le chef de poste, au lieu d'être honteux et repentant, tu rigoles comme un gouverneur général, je ne sais ce qui me retient!... »

« — Je te demande pardon, puissant chef blanc, dit alors Makondo dont le rire s'était momentanément calmé, je ne me moque pas et ne ris pas de toi; mais je n'ai pu m'empêcher de penser à mon voisin et ennemi intime, le chef Bintou... il est en retard d'impôt de dix jours et il est, lui, imposé en ananas! Alors, tu comprends!... Hi! hi! hi!... »

Les convives pouffaient dans leurs serviettes appliquées devant leurs bouches. Seul, l'inspecteur d'Etat regardait notre ami d'un œil torve et sévère, cette histoire manquant incontestablement de « respectability », tandis que le consul de Sa Majesté britannique regrettait manifestement la dépense qu'il avait faite au Bar pour obtenir un renseignement, somme toute payé fort cher, notre ami ayant eu soin de choisir des consommations les plus coûteuses possible.

Et cette fois, Morel ne reçut pas le rapport qu'il espérait.

Comment j'ai tiré mon premier hippo

C'était en 1891. La famine régnait à Léo et chaque Européen avait, à tour de rôle, à partir tous les samedis soirs à la chasse à l'hippo, pour ravitailler blancs et noirs.

On partait en pirogue le samedi soir et on campait sur le terrain de chasse, dressant la tente sur quelque banc de sable, afin d'être sur les lieux le dimanche matin, au lever du soleil, meilleur moment pour chasser les gros pachydermes.

Quand vint mon tour, je m'arrangeai avec mon ami Camille E..., attaché à l'expédition antiesclavagiste, pour partir ensemble.

Le chef de Camille E... venait de descendre à Matadi pour y rechercher certaines choses en souffrance, et dont il avait besoin pour partir aux Falls; il avait, l'imprudent, laissé à son sous-ordre les clefs du « fétiche » (on appelait ainsi le magasin à vivres qui était « tabou » vu la famine habituelle).

Camille E... logeait dans les bâtiments de la maison hollandaise à Kinshasa, et je devais le prendre en passant. Il était au poste; mais, en route, il me confia qu'il avait fait quelques menus emprunts au fétiche, et que nous aurions un souper décent; il avait même annexé, chose rare et précieuse alors, une bouteille de cognac.

A la soirée tombante, notre pirogue arriva sur le terrain de chasse — terrain, c'est beaucoup dire, car, on sait que l'hippo se chasse dans l'eau — et dressâmes notre tente — nous n'en avions qu'une pour nous deux.

On fit préparer le souper.

Je ne sais plus de quoi il se composait; mais il y avait cependant, je me souviens, pour finir, une terrine de foie gras à laquelle nous fîmes fête et une boîte de poires de Californie, délicieuses.

Pour bien digérer un souper d'autant plus exquis que nous étions, à Léo, au régime des petites et grosses boulettes de « corned beef », frites à l'huile de palme, nous débouchâmes la bouteille de fine Martell et appréciâmes la divine liqueur.

Nous l'appréciâmes même si bien que, devisant, au clair de lune, de nos souvenirs, nous la bûmes en entier à nous deux et puis nous nous couchâmes tranquillement.

Hélas! le cognac nous procura une excellente nuit, si bonne même que, nous ne nous réveillâmes qu'à dix heures le lendemain matin.

Nous rendant compte de l'énormité de notre faute, car on attendait à Léo, l'hippo hebdomadaire pour manger un peu de viande fraîche et surtout ravitailler nos noirs affamés, nous bondîmes hors de notre tente.

Stupéfaction!

Devant nous, sur le banc de sable, nos noirs dépeçaient un hippo magnifique.

Avions-nous tué un hippo, sans le savoir, dans quelque accès de somnambulisme?

Qu'importe! Il était là, nous étions sauvés, nous ne rentrerions pas bredouilles et ne serions pas conspués!

L'hippo dépecé, on embarqua les quartiers dans la pirogue et, en avant! Retour triomphal à Léo! fiers comme Artaban, tous les deux, Camille et moi.

Nous fûmes, en effet, accueillis en triomphateurs.

Hélas! notre triomphe ne dura que l'espace d'une après-midi. Au dîner du soir, nous fûmes accueillis par un éclat de rire et nous sûmes alors que notre Capita, ayant vainement essayé de nous réveiller, avait tout simplement pris nos fusils et s'était chargé lui-même de la chasse, intéressé qu'il était, gastronomiquement, ainsi que nos pagayeurs, à ne pas avoir fait expédition « pamba! » et le Capita avait été indiscret.

Pataet!

Feu Henri Vanden Broeck, chef de station de Dima, avait l'hospitalité large et écossaise. Tous les passagers le savaient et en profitaient. Les agents de Dima fréquentaient d'ailleurs aussi sa maison accueillante où l'on était toujours certain de trouver un bon verre de gueuze que Vanden Broeck, grand amateur de lambic, faisait venir spécialement d'Europe à son intention et à celle des amis.

La reconnaissance du gosier n'avait cependant pas été excessive chez d'aucuns — il y a partout des ingrats — car, un beau matin, Vanden Broeck se levant pour assister à l'appel constata que sur le mur blanc de son habitation en torchis s'étalait en larges lettres noires l'inscription :

In den Zoeten Inval.

Mais il n'était pas homme à se formaliser d'une plaisanterie et l'enseigne dura longtemps.

Certain jour, le commandant R..., qui avait sous ses ordres

la compagnie de la Force publique, ayant la police de la région, était en visite chez Vanden Broeck, et tous deux savouraient une gueuze authentique et délicieuse.

Le commandant R..., toujours en route, manquait parfois, sinon du nécessaire, tout au moins de certains suppléments qui font l'agrément d'une bonne nourriture au Congo.

Il savait que Vanden Broeck venait de recevoir quelques caisses de pommes de terre d'Europe et se risqua à lui en demander une.

— Certainement, répondit le brave Henri, certainement, avec le plus grand plaisir, faites venir votre boy, je lui ferai donner une caisse.

Le commandant R..., enchanté, siffla son serviteur et celui-ci ne tarda pas à se présenter.

Vanden Broeck toujours assis dans sa chaise, s'adressant à son propre serviteur présent à la réception, car nul mieux que ce nègre colossal, aux formes athlétiques et sculpturales, ne s'entendait mieux à déboucher, sans provoquer de trouble, une bouteille de gueuze et à en verser adroitement le contenu dans des verres idoines, sans provoquer une mousse excessive et intempestive, Vanden Broeck donc, désignant le boy de R..., dit au sien :

« Apesi yandi pataet. »

Voulant lui faire remettre une caisse du précieux tubercules, si rares alors dans le Haut-Congo :

« Pang! »

Une giffle majestueuse, retentissante, une giffle à assommer un bœuf, envoyée de volée sur la joue du malheureux boy de R... par le colosse, ébranlait l'assiette du pauvre type, et l'envoyait rouler par terre, à la profonde indignation de R...

Après les premiers moments d'émoi, Vanden Broeck, qui avait compris le malentendu, s'expliquait avec le commandant :

— Voilà, dit-il, je suis ici chef de station d'une Société commerciale; j'ai trois cents noirs à diriger; or, la loi m'interdit d'infliger la correction paternelle, n'étant pas agent de l'Etat. Alors, comme il faut bien sévir quelque fois, j'ai soin de ne jamais intervenir moi-même et je charge mon boy, choisi costaud, comme vous pouvez le voir, de quelques petites exécutions nécessaires de temps en temps à la sauvegarde de la discipline.

— Oui, fit R..., mais je ne vois pas ce que cela a de commun avec la giffle administrée à mon serviteur.

— Mais si, dit Vanden Broeck, vous allez comprendre. Je suis Bruxellois. En bruxellois une giffle cela se dit : « Pataet! », alors quand mon boy doit exercer, je lui dis d'administrer une pataet! Mais j'avais perdu de vue cette particularité quand j'ai voulu lui dire de donner une caisse de patates à votre boy; alors, lui, le mien, il a mal compris!

L'affaire se termina par une gratification à la victime, et par un autre verre de gueuze.

———

Histoires de chasse

Tout Congolais qui se respecte a des histoires de chasse à raconter quand il rentre au pays, même s'il n'a pas quitté les bureaux de Boma ou Matadi et si la brousse est restée pour lui aussi mystérieuse et ignorée que pour un député qui n'aspire pas à devenir ministre des colonies.

Deux amis, Congolais tous deux, anciens camarades d'école, et qui, tous deux avaient cependant connu la vraie brousse, avaient été, à leur retour, conviés à un dîner que leur offraient leurs anciens condisciples.

A l'heure du Saint-Marceaux, la conversation se porta sur la chasse et les aventures de chasse.

— Ce qu'il y a de remarquable, dit le premier que ses amis appelaient Ventrecreux, autant à cause de son bel appétit que par une corruption de son nom, cè qu'il y a de remarquable, c'est l'extraordinaire intelligence des grands animaux du Congo.

« Ainsi, tenez : un jour, nous avions tiré un hippo. Vous n'ignorez pas, ou, si vous l'ignorez je vous l'apprends, qu'il existe au Congo une loi qui défend de tuer les hippopotames femelles.

« Malheureusement, ces animaux, très pudiques, ont l'habitude de cacher leur sexe dans l'eau en ne montrant que l'énorme tête qui surmonte leurs corps énormes.

« Cet excès de pudeur, coûta donc la vie à notre madame hippo que nous avions, par erreur et ignorance, prise pour un monsieur hippo.

« Ce qui est pire, c'est que madame hippo était une maman hippo ; elle était accompagnée d'un jeune enfant que nous n'avions pas remarqué et qui ne voulait pas abandonner le corps de sa pauvre mère décédée, lâchement occise en dépit de la loi.

« Force nous fut bien de recueillir l'orphelin.

« On l'éleva au lait ours — toutes les réserves de la station y passèrent ; mais, nous eûmes le bonheur de le voir grandir, croître et embellir. Il était charmant, nous suivait comme un chien, jouait comme un chat ; en un mot, il était devenu la coqueluche du poste.

« Bientôt, il fut suffisamment développé pour pouvoir paître et se passer de lait.

« Hélas ! une belle nuit, il disparut ; mais aux traces que nous pûmes relever sur la berge, nous pûmes constater que c'était un gros hippo, le père, qui était venu le chercher.

« Cet animal avait eu l'intelligence et la patience d'attendre que son rejeton soit assez grand pour pouvoir se nourrir tout seul ; mais dès qu'il eût acquis la certitude qu'il en était ainsi, il était venu le rechercher ! »

Ventrecreux regarda un instant ses interlocuteurs qui ne paraissaient pas, malgré le Saint-Marceaux, être absolument convaincus de la véracité de l'histoire; aussi, s'adressant à son ami D..., l'autre Africain, il le prit à témoin.

— C'est vrai, dit D..., et, ajouta-t-il, pareils exemples d'intelligence des grands pachydermes ne sont pas exceptionnels.

« Un jour, nous étions allés à la chasse à l'éléphant.

« La présence d'une de ces grosses bêtes avait été signalée dans les environs du poste.

« Après d'assez longues recherches, nous finîmes par le découvrir.

« Un coup de fusil! Une balle en plein front de la bête!

« L'éléphant s'écroule, touché à mort, pensons-nous. Nous arrivons près de lui. Immobilité complète. Alors, nous grimpons à trois sur son dos, tandis qu'un quatrième braque sur nous l'objectif de son Kodak.

« Tout à coup, un barissement! Notre piédestal se remue, nous roulons en bas du dos de notre éléphant qui se remet sur ses pieds et détale en quatrième vitesse. Il disparaît à nos yeux ahuris.

« Que s'était-il passé?

« Pendant que nous prenions la pose, un de nos noirs s'était approché de la bête et voulant se faire un trophée, s'était mis à l'œuvre pour lui couper la queue.

« La douleur avait ranimé l'éléphant qui n'avait été qu'assommé par le choc et s'était sauvé, ne nous laissant pour tout souvenir de l'aventure que sa queue que notre noir tenait lamentablement.

*

« Rien à faire, il fallut rentrer, la queue basse, c'était le cas de le dire.

« Nous attachâmes le trophée à un poteau de vérandah afin qu'il put sécher.

« Eh bien, mes amis, le lendemain matin la queue avait disparu!

« Et aux traces que nous pûmes relever, nous pûmes nous nous rendre compte que c'était notre éléphant qui était, de nuit, venu reprendre sa légitime propriété! »

Le voleur de bananes

C'était en 1892 ou 1893, peu importe.

Un vapeur remontait le Sankuru.

A bord, cinq Européens, dont un missionnaire et un « bleu ». L'un des Européens avait une ménagère; mais, à cause de la présence du Révérend Père, celle-ci restait le jour sur le pont inférieur et ne montait sur le pont des cabines qu'à la nuit pour rejoindre, dans la sienne, son seigneur et maître. Encore, pour éviter toute rencontre inopportune, montait-elle, par l'arrière du bateau, le long de la roue, et comme la cabine où elle était attendue était la dernière, les choses se passaient sans esclandre.

Le « bleu », lui, nouveau venu, n'avait pas manqué, au cours des longues conversations du bord d'exprimer sa répugnance pour le contact impur des négresses.

Alors l'un des passagers eut une idée diabolique.

Il connaissait l'ascension nocturne de la Vénus noire, qui,

pour monter par le chemin difficile qu'elle utilisait, se dépouillait de tout voile. Et voici ce qu'il imagina.

Généralement, à l'arrière des bateaux, on suspend, cet endroit étant le plus frais, les régimes de banane qui doivent servir de dessert à MM. les passagers.

Or, régulièrement, une partie des bananes disparaissait la nuit.

Evidemment, c'était un homme de l'équipage qui venait les voler.

Alors d'accord avec les autres passagers et le capitaine, mais sans mettre dans le secret le propriétaire de la beauté noire, il fut décidé qu'il y aurait un tour de garde, pour surveiller et tâcher de surprendre le voleur.

Et naturellement ce fut au « bleu » qu'échut le tour de garde correspondant à l'heure habituelle de l'ascension de la Vénus.

Vers la moitié de sa garde, il vit, dans la nuit sombre, quelque chose ou quelqu'un qui enjambait le bastingage arrière.

Se précipiter et saisir l'intrus corps à corps, ce fut l'affaire d'un instant.

En même temps, notre « bleu » hurlait à tue-tête : « Venez vite, je tiens le voleur! »

Les autres, à l'exception du « légitime », qui, pour cause, comprit ce qui se passait et n'avait garde de se montrer, accoururent avec des lanternes et purent contempler... spectacle attendu, mais shoking tout de même, notre « bleu » serrant à plein bras sur sa poitrine une superbe négresse dans le simple appareil d'une jeune beauté qu'on arrache au sommeil.

Le pire fut que le Révérend Père, attiré par le bruit, vit aussi ce spectacle et ne voulut jamais croire aux protestations d'innocence de la victime de cette déplorable plaisanterie.

Quant au propriétaire, il fut, sinon le plus heureux, en tout cas le plus embêté des trois.

Hors-d'œuvres coloniaux

---

1. *Les mulâtres.*

Cette question des mulâtres a déjà fait couler beaucoup d'encre. Ce n'est ici ni le moment, ni le lieu pour la discuter. Cependant, il ne manque pas d'intérêt de faire connaître à ce sujet une opinion de noir, opinion qu'un vienx nègre résumait comme suit :

« Li bon Dieu, disait-il, li créer bon lait... blanc!

« Li bon Dieu, li créer bon café... noir!

« Li bon Dieu li pas créer café au lait; ci le blanc li fabriquer! »

2. *Pidjin english.*

On sait que les noirs des colonies anglaises de la côte d'Afrique se servent d'un langage qu'ils prétendent être de l'anglais; mais auquel les Anglais ont donné le nom de dérision de « pidjin english »,

Ce langage est des plus bizarre et à la fois, des plus original.

On en jugera par cet exemple typique :

Un brave lettré noir de la côte d'Accra avait été adjoint au commissaire maritime de Banane.

Un jour, à l'heure de la sieste du blanc, un grand navire à voiles se présenta à l'entrée du fleuve; mais, après plusieurs tentatives infructueuses, le courant le rejetant toujours au large, il dut renoncer à remonter le Congo et s'éloigna vers la haute mer.

Or, voici en quels termes l'adjoint noir fit part de cette nouvelle à son chef blanc :

« Big steamer for sail, he live for come for stop, he no fit for come, he live for go for far away! »

TABLE DES MATIÈRES



BRUXELLES
Soc. an. M. WEISSENBRUCH
Imprimeur du Roi -:- Éditeur
49, rue du Poinçon -:- 1925